Guyau et « les deux versions » de son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*

Détail du monument de Lyon (1920-1959) : Guyau (appuyé par Fouillée) soulevant le voile de Maïa.

Initialement, j'avais proposé, pour le présent colloque (« Guyau et ses contemporains », Paris, 22/23 mars 2018), de parler surtout de deux contemporains de Jean-Marie Guyau (1854-1888) – à savoir Friedrich Nietzsche (1844-1900) et Rudolf Steiner (1861-1925) – dont l'évocation des vies et des œuvres est de nature à créer un puissant mouvement d'éclairages réciproques ou mutuels, un riche kaléidoscope :

- « Guyau et Nietzsche » ou « Nietzsche et Guyau » ;
- « Steiner et Nietzsche » ou « Nietzsche et Steiner » ;
- « Steiner et Guyau » ou « Guyau et Steiner » ;
- Et enfin, « Guyau, Nietzsche et Steiner » ou « Nietzsche, Guyau et Steiner » ou « Steiner, Guyau et Nietzsche » ou « Steiner, Nietzsche et Guyau » ou « Guyau, Steiner et Nietzsche » ou « Nietzsche, Steiner et Guyau ».

Déjà au moins quatre sujets, voire douze (!), dont chacun pourrait nous occuper longuement…[1]

[1] NB : le signe 🕸 indique des textes que l'on peut trouver « sur la toile », sur internet.
Voir mes articles (sur http://lazarides.pagesperso-orange.fr/) :
🕸 Lazaridès, Christian, « Guyau et Nietzsche sur la Côte-d'Azur », *L'Esprit du temps*, n° 1, Printemps 1992, pp. 62-80
🕸 Lazaridès, Christian, « Repères – Nietzsche et Steiner à la fin de l'Âge obscur », in Steiner, Rudolf, ***Nietzsche, un destin tragique***, Montesson, 2005, pp. 9-41
🕸 Lazaridès, Christian, « Guyau et les deux versions de son *Esquisse…* », mars 2018
🕸 Lazaridès, Christian, « Annexes à 'Guyau et les deux versions de son *Esquisse…*' », mars 2018
🕸 Lazaridès, Christian, « Le 29 septembre 1900 », avril 2018

Et, dans ce cadre, je voulais aussi, en quelque sorte comme préalable, évoquer la question des deux éditions de *Esquisse…* (1884 et 1889), et en particulier le rôle d'un autre contemporain de Guyau – à savoir son « beau-père » (dans le sens de compagnon [dès les années 1850-1860], puis mari [1885], de sa mère), c'est-à-dire Alfred Fouillée (1838-1912) – dans l'élaboration de la seconde édition (dite de 1890). Nous verrons la responsabilité coupable que Ilse Walther-Dulk attribue à Fouillée, et à Fouillée seul, dans les modifications survenues pour cette seconde édition.

Or, un jour, entre le moment où j'avais fait cette proposition et la tenue du colloque aujourd'hui, or donc, le dimanche 17 décembre 2017 pour être précis, je suis tombé sur – ou m'est tombé dessus – un invité-surprise, un autre contemporain (1851-1917) de Guyau, une sorte d'éventuel « second larron » (à côté de Fouillée, avec Fouillée, ou en symétrie avec Fouillée de chaque côté du « Crucifié », pour filer la métaphore) qui eut un rôle, et peut-être même un rôle essentiel, dans certaines « modifications » de *Esquisse…*, et surtout dans la refonte du « Plan » de celle-ci.

Du coup, et le temps d'intervention dans le colloque n'étant pas extensible, il m'a paru méthodologiquement prioritaire d'aborder déjà cette question « des deux versions ».

Toutefois, ce faisant, et en profitant de l'irruption inopinée de cet invité-surprise, et dans le sens même du thème de ce colloque (« Guyau et ses contemporains »), et au vu du cursus ou curriculum vitae de ce nouveau-venu, j'esquisserai quand même (dans des annexes) les contours d'une dimension qui est à mon sens sous-estimée, ou même le plus souvent franchement « occultée », et que, en jouant volontairement sur les mots, je qualifierai de « occulte », ou « ésotérique », de cryptopsychique – pour utiliser une expression de l'invité-surprise lui-même –, ou métapsychique (cf. Charles Richet, 1905), ou méta-psychologique, ou parapsychologique (cf. Max Dessoir, 1889),voire méta-philosophique, mais déjà tout simplement métaphysique.

Car l'apparition de cet invité-surprise auquel je viens de faire allusion va nous plonger de facto dans cette dimension, du moins ***selon une ligne particulière et bien spécifique, et même en fait une ligne problématique***, et d'une problématique tout à fait inédite en philosophie, en psychologie, et dans les sciences humaines en général.

Et c'est finalement peut-être un mal pour un bien, que cette irruption intempestive, car elle va me permettre de poser plus « en douceur » pour ainsi dire la problématique que je souhaitais esquisser (Steiner-Nietzsche-Guyau), ou en tout cas de façon plus organique, plus progressive, grâce à un chaînon intermédiaire qui aurait fait défaut ; ce défaut m'aurait obligé à une présentation trop « manichéenne » pour l'oreille de philosophes sérieux. Je fournirai toutefois (dans les annexes donc[2]) quelques points de départ pour aborder le jeu de réceptions (ou non-réceptions) réciproques, mutuelles, entre Steiner, Nietzsche et Guyau, thématique qui demeurera comme un fil rouge, même s'il est peu visible, en filigrane de cette considération.

Guyau, philosophe du seuil, ou philosophe au seuil

Pour le dire quand même au départ dans les termes de ce « manichéisme », et afin de ne pas trop brouiller les pistes ou de ne pas avancer par trop masqué, je dirais :

- Je crois que Guyau nous amène, est lui-même amené, dans le sens de toute la logique de l'époque, de toute cette fin de XIXe siècle, au seuil de cette dimension supra-physique, certains diraient (diront) : au seuil du monde spirituel, ou des mondes spirituels. Guyau lui-même exprime par exemple un énigmatique : « C'est à moi de réaliser l'hyperespace. » (*Esquisse…*, p. 57)

[2] Ces annexes seront publiés à part sur mon site.

MAIS – et ce MAIS est crucial en la matière – il y a de nombreuses manières de s'approcher de ce seuil et surtout de tenter de le franchir ; il y a de nombreux chemins, très divers, très différents, très contradictoires surtout, d'accès à ces dimensions.

L'auteur que je mettrai en évidence ici, et qui a vraisemblablement joué un rôle-clé dans la « restructuration » de *Esquisse…*, va s'avérer avoir été un des personnages-clés de ***l'un*** de ces chemins, et, à mon avis, de l'un des plus problématiques donc (la médiumnité, le spiritisme, les états altérés de la conscience) ; je signalerai (en annexe) Steiner justement comme représentant-clé d'un tout autre chemin vers cette dimension, chemin à mon avis infiniment plus pertinent, plus rigoureux, et à terme plus fécond : en bref, non pas les états *altérés* de la conscience, mais les états *intensifiés* de la conscience, ce qui change tout.

À travers donc une sorte de mise en regard – du moins implicite – de ces deux « contemporains » de Guyau (1854-1888) – à savoir l'invité-surprise (1851-1917), et Steiner (1861-1925) –, j'essaierai en effet, du moins de façon programmatique, de faire voir que l'œuvre de Guyau, et en particulier *Esquisse…* et *L'irréligion…*, en cette fin de XIXe siècle, est vraiment une *philosophie du seuil*, ou une *philosophie au seuil*, et que la fascination qu'exerce cette œuvre – subtilement porteuse de paradoxe, de subversion, de provocation – est grandement due à un geste d'interrogation à l'échelle de l'humanité dans son ensemble, à une question devenue urgente alors – et qui l'est encore plus aujourd'hui – qui y est contenue en germe, en puissance :

Comment va-t-on pouvoir accéder à un nouveau rapport, libre, indépendant, individuel, non conditionné, avec certaines dimensions supérieures de la vie, avec le (ou les) monde(s) spirituel(s), voire avec le macrocosme ?

Ou bien :

Existe-t-il des voies d'accès à une perception, voire à une investigation, consciente, scientifique, libre, individuelle, de(s) réalités suprasensibles, au-delà du physique ?

Ou encore, plus simplement :

Ne sommes-nous pas au moment où, après 2500 ans de philosophie nécessairement concentrée sur le physique, doit naître une philosophie s'élargissant vers le spirituel ?

Or, cette question, qui 120 ans, 130 ans après, n'a toujours pas acquis droit de cité au sein de la philosophie, elle est vraiment incarnée de façon dramatique, tragique, dans ces années 1880, 1890, 1900, puis encore jusqu'à 1920 environ, et de maintes manières, par exemple :

- Par Nietzsche, qui en sera une sorte de victime sacrificielle ;
- Par notre invité-surprise et les milliers de chercheurs du parapsychique qui, comme lui, cherchent alors des raccourcis dangereux (médiumnité, spiritisme, somnambulisme, magnétisme, ésotérisme etc.) dans l'inconscient, le subconscient, et que je préfère appeler l'*infraconscient*, par opposition à *supraconscient* ;
- Par les balbutiements d'une psychanalyse (psycho-analyse), qui élaborera sous peu un *inconscien*t tout aussi dangereux et inadéquat que la mouvance précédente ; lequel *inconscient* – dans cette réduction psychanalytique – va contaminer tout le XXe siècle, et le XXIe ; ce seuil, au sens chronologique, historique, ce tournant, peut être pratiquement daté, dans ce cadre, par exemple par la parution de *Die Traumdeutung* [L'interprétation du rêve] de Freud en 1899 ;
- Par des ésotérismes problématiques en tous genres, d'Orient et d'Occident, à commencer par la "théosophie" ;
- Enfin par une proposition, non-reçue, et toujours considérée comme irrecevable 100 ans après : un chemin *conscient* et libre *vers* les mondes spirituels, voire *dans* les mondes spirituels.

Cette quadruple confrontation (implicite ou explicite selon les cas) avec Guyau, ou de Guyau avec elles, n'est pas une fiction, elle a eu lieu, certes en filigrane, certes à la limite du visible – ce qui est dans la nature même du sujet ! – mais elle a bel et bien eu lieu, et c'est à faire entr'apercevoir ce fait, **ces débats esquissés sur le passage du seuil** au cours du dernier quart du XIXe siècle, que je veux apporter ma modeste contribution.

Tout cela, cette quadruple confrontation, me semble connaître un moment vraiment très symptomatique à la fin de l'été 1900, lorsque meurent (en août 1900) Soloviev et Nietzsche, puis quand, au tout début de l'automne 1900, après un mois de divers hommages à la mémoire de Nietzsche dont il est alors l'un des meilleurs « connaisseurs », Steiner, quittant brusquement l'habit sérieux du philosophe, revêt le dangereux habit multicolore de l'ésotériste – ou plutôt, pour être plus juste, du ***contraire de cela, du contraire-même de « l'ésotérisme »*** –, l'habit, ou plutôt le défi, le risque philosophique inédit de celui qui veut (ou va) rendre exotérique l'ésotérisme, qui veut (ou va) désocculter l'occulte, qui veut (ou va) rendre scientifique l'exploration de réalités suprasensibles : cette « nuance » – en fait l'inversion pure et simple, le retournement complet du sens même du terme « ésotérisme » en **« exotérisation de l'ésotérisme »**, ou du terme « occultisme » en **« désoccultation de l'occulte »**– est *essentielle*.

- Ou bien elle a eu lieu, et Steiner est alors le pionnier ou l'inaugurateur d'une nouvelle démarche philosophique ;
- Ou bien elle n'a pas eu lieu, et Steiner est sans intérêt philosophique.

Mais désormais cet habit multicolore va lui coller à la peau, et va facilement devenir celui du charlatan, aux yeux de l'université. Lui, poursuit en fait le même chemin, mais en osant la couleur, la réalité plus entière, dans une plus grande extension et expansion incluant les réalités spirituelles, mais cela ne lui sera pas reconnu, ne lui sera pas pardonné, du moins jusqu'à présent, et à supposer certes qu'il l'a(it) vraiment fait.

Et Guyau en cette affaire ?

Le(s)problème(s)des deux éditions, ou des deux « versions », de Esquisse…

Le problème que donc je veux avant tout soulever aujourd'hui est celui des différences existantes entre les deux versions de *Esquisse*…, celle de 1884 et celle de 1889-90.

En fait, ces différences sont de plusieurs types :

- Ajouts de mots ou de phrases dans le texte ;
- Suppressions de mots ou de phrases dans le texte ;
- Modifications de mots ou de phrases dans le texte ;
- Ajouts de notes et/ou de références ;
- Mais surtout **bouleversement du plan de l'ouvrage**, de l'ordre dans la succession des chapitres (ou « Livres »).

C'est surtout de ce dernier point que je traiterai ici. La question est :

Guyau a-t-il effectué *lui-même* ces modifications ? Dans quelle mesure ?

Un autre (Fouillée), ou d'autres (l'invité-surprise et Fouillée) sont-ils intervenus dans cette restructuration ? Dans quelle mesure ?

Problème de base qu'il est bon de préciser, ou de rappeler : il n'existe pas d'archives Guyau, ni d'archives Fouillée ; les deux ensembles de manuscrits et de brouillons et notes, sans doute gardés un temps dans la villa de Menton, jusqu'à la mort de Fouillée [1912], puis jusqu'à la mort de Mme Augustine Fouillée [1923], ont été finalement perdus ou dispersés, à la mort de Marguerite Guyau, veuve de Jean-Marie Guyau, en 1937) ; et il n'existe donc à ce jour aucune base documentaire directe concernant ces changements entre les deux versions, **sauf le texte que je vais ici amener au jour.**

Octobre 1884 : La « version de 1884 »

C'est alors que paraît physiquement le livre, même s'il est « millésimé » (selon l'expression d'Alfred Fouillée) « 1885 » ; à cette époque, tant en France qu'en Allemagne, il était courant de faire paraître les livres de ce genre à l'automne d'une année, « à la rentrée », mais avec la date de l'année suivante. De même, par exemple, *La philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner paraîtra à l'automne 1893, mais avec le millésime 1894. Ou bien *L'irréligion de l'avenir*, millésimée « 1887 », mais parue dès l'automne 1886.

C'est dans ce sens que j'appellerai aussi « Version de 1889 » la seconde édition de *Esquisse*…, millésimée « 1890 », et même si, dans ce cas, je n'ai pas pu établir de façon totalement sûre la présence du livre en librairie dès l'automne 1889 – alors que c'est clairement établi pour celle de 1884. Le très bref avant-propos (quatre lignes, de Fouillée) est daté : Menton, 1889.

Or, ce détail de datation des parutions va prendre ici une certaine importance, car on verra par exemple que c'est dès le mois de novembre 1884 que Nietzsche reçoit (depuis Leipzig d'ailleurs, et non pas en l'achetant à la Librairie Visconti de Nice, comme le supposait Fouillée lui-même[3]) un

[3] Giuliano Campioni, Paolo D'Iorio, Maria Cristina Fornari, Francesco Fronterotta, Andrea Orsucci (unter Mitarbeit von Renate Müller-Buck**),** ***Nietzsches persönliche Bibliothek***, Berlin - New York, 2002 :

exemplaire de *Esquisse…*, celui-là même sans doute que Steiner trouvera à Naumburg en 1896 (et qui semble avoir disparu vers le temps de la Seconde guerre mondiale). Cela a son importance, sur le fond aussi pour ainsi dire, parce que c'est à ce moment précis que Nietzsche est dans la gestation de son 4e Zarathoustra ; qui oserait imaginer une influence de Guyau sur le 4e Zarathoustra ?
Et pourtant !

Donc, première version de *Esquisse…* disponible dès octobre 1884 :

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, Paris : F. Alcan, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1885, in-8°, 254 p.

Cette première version de *Esquisse…* peut être trouvée en accès gratuit sur internet sous au moins trois entrées, et je les donne ici, car ce n'est pas si facile à trouver, étant donné que c'est la seconde version (1889) qui a pris le (quasi-) monopole des références :

1/ 🕸 https://archive.org/details/esquissedunemor00goog
(298 pages)
[University of Michigan]

2/ 🕸 https://archive.org/details/esquissedunemor01goog
(453 pages)
[Stanford University]
Par cette deuxième entrée, on a aussi – et assez étrangement –, faisant suite au texte de *Esquisse…*, l'intégralité du premier livre critique (et même très critique) sur *Esquisse…*, à savoir *Critique d'une Morale sans obligation ni sanction* de Henri Lauret (Neufchâteau, 1885, mais ici dans la réédition de 1886 faite par Alcan, Paris, l'éditeur-même de Guyau [manquent sur le scan les pages 122-123]).

3/ 🕸 https://archive.org/details/esquissedunemora01guya
(139 pages doubles = 278 pages)
[Columbia University]

Le plan du livre de 1884

Le livre de Guyau se compose de quatre « Livres », et on notera que le « Livre troisième » (« Critique de l'idée de sanction ») était déjà paru – presqu'en l'état – l'année précédente sous la forme d'un article de la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* [RPFÉ](Mars 1883).[4]

On peut constater, dans la page consacrée à *Esquisse…,* (🕸 https://docslide.us/documents/campioni-biblioteca-de-nietzsche.html**),** le rôle de Steiner (mentionné deux fois) dans les « premières constatations » faites sur l'exemplaire de Nietzsche (perdu depuis).
Ilse Walther-Dulk commente ainsi ce fait : *« Nietzsche est l'un des tout-premiers lecteurs de l'édition originale de l'*Esquisse *qu'il commande déjà en octobre 1884. En témoigne une liste où il cite Guyau pour la première fois (parmi d'autres noms). (…) Cette liste est vraisemblablement en rapport avec l'achat de livres qu'il a fait chez Alfred Lorenz à Leipzig et l'envoi de l'*Esquisse *du 7 novembre 1884. (12) [(12) Cf.* **Nietzsches persönliche Bibliothek***, p. 272* {Voir ci-dessus}*] Il apparaît donc que Nietzsche n'a pas acheté cette brochure* [sic] *à Nice dans la librairie Visconti, comme le prétend Fouillée.*
On ne sait pas comment Nietzsche a découvert ce livre. Mais certainement le titre provoquant : Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction *a éveillé sa curiosité.*
*Le livre lui est parvenu probablement à la mi-novembre 1884 à Menton, où il séjourne avant de passer l'hiver à Nice. Rien ne s'oppose à l'idée que Nietzsche ait déjà commencé à Menton de lire l'*Esquisse *et de faire des notes marginales. »* (p. XIV de la Postface, en français, de sa réédition de *Esquisse…* : (Ilse Walther-Dulk, éd.) Guyau, Jean-Marie***, Esquisse d`une morale sans obligation ni sanction (Rekonstruktion der kritischen Lektüre von Fr. Nietzsche)***, Weimar, 2012)

[4] 🕸 « Critique de l'idée de sanction », *RPFÉ*, tome 15, janvier à juin 1883, pp. 243-281

On notera aussi une lettre-article de Guyau, de ce premier semestre 1883, « Sur les modifications artificielles du caractère dans le somnambulisme provoqué »,[5] dont des résonances apparaissent dans l'*Esquisse*…, et qui est en rapport direct avec ce qui va apparaître plus loin en lien avec les questions disons métapsychiques.

Le plan général de l'ouvrage est le suivant :

Introduction (pp. 1-4)
Livre premier (pp. 7-59 - 53 pages) : ***Du mobile moral au point de vue scientifique***
Livre deuxième (pp. 63-136 - 74 pages) : ***Divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation***
Livre troisième (pp. 139-201 - 62 pages) : ***Critique de l'idée de sanction***
Livre quatrième (pp. 205-252 - 48 pages) : ***Derniers équivalents possibles du devoir***, la « Conclusion » étant incluse dans ce Livre quatrième)

Le geste d'ensemble semble être :

1/ D'emblée, Guyau propose sa thèse positive : « L'intensité de la vie est le mobile de l'action », qui est le titre du Chapitre premier du Livre Premier et où résonne d'emblée la note fondamentale de sa démarche ;
2/ Puis, conformément à son titre, il examine de façon critique les justifications de l'obligation ;
3/ Ensuite il examine et critique à son tour l'idée de sanction ;
4/ Enfin, il revient à sa propre proposition positive en déclinant les *équivalents* possibles du devoir.

La « version de 1889 »

Je parle de « version » plutôt que de « édition » parce que le bouleversement du plan, ainsi que les divers ajouts et suppressions, en font vraiment plus qu'une seconde édition, vraiment un autre livre, avec une dynamique, un « flot », une musique tout autre.

Le plan du livre est alors devenu :

Préface de l'auteur
Introduction : ***Critique des divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation***
Livre premier : ***Du mobile moral au point de vue scientifique. Premiers équivalents du devoir***
Livre deuxième : ***Derniers équivalents possibles du devoir pour le maintien de la moralité***
Livre troisième : ***L'idée de sanction***
Conclusion
[Dans la Table des matières, cette Conclusion apparaît comme sous-chapitre III du Chapitre IV du Livre troisième, mais, dans le corps du livre, elle est à part]

Comme dit, il n'est pas question ici de faire une comparaison exhaustive des deux éditions mais seulement d'attirer l'attention sur le changement du plan, de la structure de l'édifice, et de quelques changements dans les titres-mêmes des chapitres.

Nous assistons essentiellement à une double permutation.

Une double permutation

[5] Ibidem, pp. 433-437. Il s'agit en fait d'une longue lettre, à la suite d'un article de Charles Richet dans la revue (1880), lettre qui se termine ainsi :
« Quoi qu'il en soit, les faits observés par M. Richet indiquent à coup sûr une nouvelle voie de recherches, et peut-être un nouveau moyen d'action sur la volonté humaine (au moins dans son état morbide).
Veuillez agréer, monsieur et cher Directeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués. M. GUYAU. »

Première permutation :

- Le Livre premier de 1884 est devenu Introduction en 1889, et avec modification du titre.
- Le Livre deuxième de 1884 est devenu Livre premier en 1889, et avec modification du titre.

Seconde permutation :

- Le Livre troisième de 1884 est toujours intitulé Livre troisième en 1889, MAIS il est maintenant en quatrième position, et avec modification du titre.
- Le Livre quatrième de 1884 est devenu Livre deuxième en 1889, et avec modification du titre.

Donc : **[Entre [ ] : les ajouts devenus « nécessaires » après restructuration**
Entre { } : les suppressions devenues « nécessaires » après restructuration]

- Préface
- Introduction : ***[Critique des] divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation***
- Livre premier : ***Du mobile moral au point de vue scientifique. [Premiers équivalents du devoir]***
- Livre deuxième : ***Derniers équivalents possibles du devoir [pour le maintien de la moralité]***
- Livre troisième : {Critique de} ***L'idée de sanction***

On notera en particulier que le mot « **Critique** » a été ajouté au titre de l'Introduction, alors que ce même mot « **Critique** » a été retranché du titre du Livre troisième.

Je ne donne ici que les modifications générales, car ensuite ce bouleversement a généré à l'intérieur de chaque chapitre toutes sortes de modifications secondaires, très souvent problématiques. Or, déjà à ce niveau très général, on voit que le geste n'est pas très « guyalcien » :

- La *Critique* <u>*des*</u> *divers essais*…, préparant en quelque sorte la proposition positive, est très académique, ou scolaire; elle crée surtout un véritable *mur* entre la « Préface [de l'auteur] » (qui s'appelait en fait « Introduction » dans l'édition de 1884) et le « Livre premier » de 1884, qui s'appellera toujours « Livre premier » en 1889, mais maintenant séparé du lancement par l'ancien « Livre deuxième », devenu « Introduction » (et fort de 73 pages) ; autrement dit : **<u>dans l'édition de 1889, il faut attendre 73 pages pour entrer dans le vif du sujet</u>**, ce que Guyau avait fait de façon tranchante dès la page 7 en 1884, et dans la foulée d'une introduction tout aussi décidée. Il y a désormais un mur difficile à franchir, au départ-même de la lecture.
  La dynamique, la vitalité, la force du geste, s'en trouvent irrémédiablement brisées.
- Lorsqu'enfin on va entrer – avec ledit « Livre premier » – dans le vif, voilà qu'on nous parle, très « explicativement », des « Premiers équivalents… », sans doute pour préparer le Livre suivant où il sera question des « Derniers équivalents… », lesquels seront même numérotés (« Quatrième équivalent », puis « Cinquième équivalent »), alors même qu'en 1884 il y a un tout autre esprit que cette nomenclature plutôt abstraite, et d'ailleurs assez boiteuse, entre ce qui était alors les Livres premier et quatrième ; bref, là encore, et même si l'idée de rapprocher les ex-Livres premier et quatrième est peut-être une bonne idée, la mise en pratique pose problème car le lien entre les désormais Livres deuxième et troisième paraît artificielle ; la seule solution eût peut-être été d'en faire un Livre unique, et de mettre en annexe les deux parties « critiques », en effet d'un tout autre style (dialectique, fortement référencé). Je ferai en conclusion une proposition allant dans ce sens.
- Notons l'ajout pour le moins intrigant de *« pour le maintien de la moralité »* dans le titre du désormais « Livre deuxième » : sans trop jouer sur les mots – mais on est quand même un peu tenté ! – n'y a-t-il pas ici la patte, la griffe, la signature d'une volonté de remettre tout ça (l'œuvre de Guyau) dans une bienséance, un « maintien », que risquait de compromettre la trop grande vitalité de la version de 1884, et en particulier de ce Livre quatrième d'alors, où, me semble-t-il, n'apparaissent ni le mot « maintien », ni le mot « moralité » !

- Bizarrement enfin, la « Conclusion », qui dans la version de 1884 se rattachait au Livre quatrième d'alors (en toute logique), se trouve incluse, dans la version de 1889, dans le Livre (troisième) sur l'idée de sanction (qui s'appelait « Critique de l'idée de sanction » et qui est devenu simplement « L'idée de sanction »).

La question se pose donc, de savoir si c'est bien Guyau qui a opéré, ou du moins voulu, ce changement du plan, ou bien si d'autres « mains » se sont immiscées dans l'affaire.

Que s'est-il passé au cours de ces 5 ans ?

Pendant 3 ans et demi… d'octobre 1884 à mars 1888

Au cours de ces trois ans et demi, qui séparent la parution de la version de 1884 de sa mort, Guyau a certes pu corriger, modifier, restructurer son texte. Mais il est bien occupé par ailleurs :

- Il est marié (à Marguerite, depuis le 29 septembre 1881 ; mariage à Langres) et a un enfant en bas âge (Augustin, né le 13 décembre 1883) ;
- Avec sa mère (dont le divorce sera prononcé le 4 novembre 1884) et Fouillée (qui va pouvoir devenir officiellement son « beau-père »), Guyau, son épouse et son fils, continuent à se déplacer beaucoup : Paris, Lyon, sans doute Langres, etc.
- Il publie en 1885 l'article « L'évolution de l'idée de temps dans la conscience ».[6]
- Il publie aussi un article intitulé « Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution »,[7] qui deviendra (remanié) le chapitre final de *L'irréligion de l'avenir*.
- Il travaille donc alors à son second ouvrage essentiel, *L'irréligion de l'avenir*,[8] qui paraîtra à l'automne 1886 (millésimé « 1887 »), un gros livre de près de 500 pages ;
- Ce dernier livre ouvrira un débat, en particulier avec Émile Durkheim,[9] et créera de la polémique tout au long de l'année 1887 ;
- Peut-être travaille-t-il aussi à la préparation des ouvrages qui paraîtront de façon posthume[10] ; c'est clair pour ce qui deviendra *La genèse de l'idée de temps* ;
- Enfin, il a à lutter contre un mal pulmonaire (tuberculose) qui s'aggrave, et en particulier à partir du 24 février 1887, lorsque le tremblement de terre qui sévit dans les Alpes-Maritimes (et la Ligurie italienne) obligea la famille Guyau-Fouillée à se réfugier dans un logement humide et froid, cet événement apparaissant finalement comme une cause efficiente de la mort de Guyau, car au cours de cette dernière année (février 1887 à mars 1888) l'aggravation sera constante.

Il n'est donc pas aisé, et bien sûr en l'absence totale de manuscrits ou d'autres documents testamentaires, de savoir ce qu'il en a vraiment été de l'éventuelle préparation d'une seconde édition de l'*Esquisse*… par Guyau lui-même.

---

[6] *RPFÉ, tome 19, janvier à juin 1885, pp. 353-368 (= avril 1885)*
[7] *Revue des Deux Mondes*, tome 77, 1886 (Livraison du 1er septembre), pp. 176-200
[8] ***L'irréligion de l'avenir, étude sociologique,*** Paris, 1887
[9] Voir par exemple : Émile Durkheim, « Analyse de l'*Irréligion de l'avenir* », *RPFÉ,* 1887
[10] ***L'art au point de vue sociologique***, Paris, 1889
Éducation et hérédité, Paris, 1889
La genèse de l'idée de temps, Paris, 1890

33 ans et 5 mois : la mort de Guyau

Après ces trois ans et demi, survient le décès de Guyau.
Même les commentateurs les plus athées ou laïques ou réfractaires à tout ésotérisme ont du mal à s'empêcher de ressentir une sorte de « signe » dans cette chronologie de la vie et de la « passion » de Jean-Marie Guyau (1854-1888), de cette mort survenue à la fin de la Semaine sainte de 1888, la veille du jour de Pâques. On se rappelle de ces lignes de Fouillée[11] :

« La veille du 31 mars, cet esprit infatigable avait travaillé encore : il dicta quelques pages. Le soir, quand il se coucha, il était encore plus las, plus épuisé que les soirs précédents. Pendant la nuit il laissa pour la première fois sentir aux siens qu'il ne s'était fait aucune illusion sur sa fin prochaine : "*J'ai bien lutté*", disait-il ; puis, voulant adoucir la seule peine qu'il ne fût plus en son pouvoir d'épargner aux autres : "*Je suis content, ajouta-t-il à demi-voix, – oh ! absolument content ; … il faut l'être aussi vous tous…*"*[12] *Sa mère était accourue. Déjà il ne pouvait plus parler, mais, en apercevant celle à qui il devait ce qu'il y avait en lui de meilleur, – une grande intelligence, un cœur plus grand encore, – il la regarda longuement et sourit : il avait mis toute sa pensée dans ce regard, tout son amour dans ce sourire. La main de sa mère saisit la sienne ; il répondit à son étreinte, et désormais, jusqu'à l'instant de la dernière séparation, ces deux mains ne devaient plus se quitter. Il continua de sourire aux trois personnes aimées[13] qui l'entouraient et qui, dans une inexprimable angoisse, tenaient fixés sur lui leurs yeux, comme pour le retenir, le rattacher à elles et à la vie par la puissance du regard. Pendant ce temps, l'enfant de quatre ans dormait dans son petit lit, sans se douter qu'il allait perdre ce qu'il avait de plus cher au monde ; et nous respections ce sommeil. Le père, lui, finit par abaisser ses paupières ; sa respiration, d'abord saccadée, devint plus douce et plus lente, puis plus lente encore, si faible qu'on l'entendait à peine ; à la fin, en un soupir imperceptible, elle s'éteignit.
Nul de nous ne voulut plus le quitter un seul instant, et nous passâmes de longues heures à son chevet, perdus dans nos pensées. – C'est donc là mourir ! me répétais-je, en voyant étendu devant moi cet autre moi-même, cet enfant de ma pensée que je chérissais plus, peut-être, que s'il eût été mon propre fils, et j'aurais volontiers dit de la mort ce qu'il en avait dit un jour :

La mort !… J'en avais faim et soif, et je l'aimais !

C'était la nuit du vendredi saint. Dans son livre sur* L'irréligion de l'avenir, *avec cet esprit de sympathie qu'il avait apporté à la critique même des religions, avec cette profonde intelligence de leur côté moral et poétique,[14] il avait dit qu'on peut trouver une haute vérité dans le symbole du Christ :* "Le nouveau drame de la passion s'accomplit dans les consciences, et il n'en est pas moins déchirant. *" À voir cette figure aux nobles traits, tout empreinte de pensée, et dont la souffrance même n'avait pu altérer la douceur sereine, à voir la mère en pleurs, aussi pâle que son fils, on songeait malgré soi à quelque image du Christ descendu de la croix.

---

[11] Alfred Fouillée, ***La morale, l'art et la religion d'après Guyau***, Paris, 1889
[12] Telles furent donc ses dernières paroles.
[13] Son épouse Marguerite, sa mère Augustine, son « beau-père » Alfred.
[14] On se rappellera que l'une des premières publications de Guyau, comme la dernière donc en quelque sorte (*L'irréligion…*), avait été consacré à la religion. Il s'agit de : ***La littérature chrétienne du IIe au VIe siècle*** *(Extraits des Pères de l'Église latine, suivis d'extraits des poètes chrétiens)*, Paris, 1876.

Maître du Retable de Stauffenberg (détail) [Cette illustration est bien sûr un choix de l'auteur de cet article, et non pas de A. Fouillée]

Le drame de la passion est le drame humain par excellence, l'emblème des tourments de la pensée, éprise d'un idéal auquel l'humanité peut dire, comme le Christ à son père : **"Pourquoi m'avez-vous abandonné ? "**

On l'enterra le matin du jour de Pâques. Les croyants, eux, célébraient par toute la terre l'espoir de la délivrance finale et le pardon tombé du haut d'une croix sur les hommes. Nous, à l'écart de cette pompe religieuse, dans un profond silence, nous suivions celui qu'on emportait suivi de ses seuls amis. Son cercueil s'avançait, recouvert seulement des fleurs qu'il avait aimées. Quelques personnes d'Angleterre, – un des pays où son nom est placé le plus haut, – avaient spontanément apporté des couronnes de laurier. Le cortège passa le long des bois d'oliviers pour gravir la colline. Le soleil resplendissait ; la mer bleue s'étendait à perte de vue, sans une ride. Tandis qu'il y avait au fond de nous-mêmes un vide infini laissé par celui qui s'en allait, un abîme que rien ne pourrait plus combler, la nature, elle, "la grande indifférente", la "nourrice mercenaire qui nous berce tous, vivants ou morts, sur ses genoux", ne sentait aucun vide. Dans nos cœurs brisés ce contraste faisait sourdre une indignation contenue. Hélas ! après dix-huit siècles de découvertes scientifiques et de méditations philosophiques, c'est sur la nature entière, telle qu'elle se révèle à la science, avec son aveugle fécondité et ses destructions aveugles, que, du plus haut de la pensée, doit aujourd'hui tomber le pardon :

S'il est des malheureux, il n'est point de bourreaux,
Et c'est innocemment que la nature tue.
Je vous absous, soleil, espace, ciel profond,
Étoiles qui glissez, palpitant dans la nue !
Ces grands êtres muets ne savent ce qu'ils font.

Sur les flancs de la montagne, d'où l'œil aperçoit le "double infini de la mer et des cieux ", tout près de ces grands oliviers au feuillage pâle, de ces eucalyptus "élancés vers la nue" dont il avait si souvent contemplé les cimes, une pierre entourée de rosiers, de cinéraires, de géraniums toujours en fleurs, porte cette simple inscription :

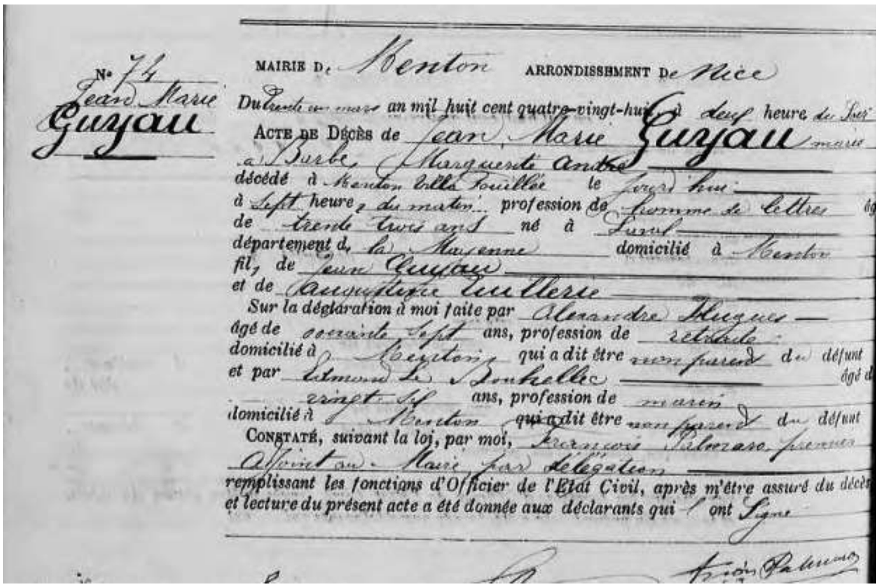
Jean-Marie GUYAU
PHILOSOPHE ET POÈTE
MORT À L'ÂGE DE TRENTE-TROIS ANS, LE 31 MARS 1888

Au-dessous, ces paroles tirées de son dernier livre, et qui sont comme sa voix même sortant de la tombe, – sa voix retentissante de l'accent des pensées éternelles :

"Ce qui a vraiment vécu une fois revivra, ce qui semble mourir ne fait que se préparer à renaître. Concevoir et vouloir le mieux, tenter la belle entreprise de l'idéal, c'est y convier, c'est y entraîner toutes les générations qui viendront après nous. Nos plus hautes aspirations, qui semblent précisément les plus vaines, sont comme des ondes qui, ayant pu venir jusqu'à nous, iront plus loin que nous, et peut-être, en se réunissant, en s'amplifiant, ébranleront le monde. Je suis bien sûr que ce que j'ai de meilleur en moi me survivra. Non, pas un de mes rêves peut-être ne sera perdu ; d'autres les reprendront, les rêveront après moi, jusqu'à ce qu'ils s'achèvent un jour. C'est à force de

vagues mourantes que la mer réussit à façonner sa grève, à dessiner le lit immense où elle se meut." »

Après une agonie commencée au soir du Vendredi-Saint (30 mars), Guyau meurt au matin du Samedi-Saint, le 31 mars 1888, vers 7 heures, à Menton.


N° 74 — MAIRIE de Menton — ARRONDISSEMENT de Nice

Jean Marie Guyau

Du trente-un mars an mil huit cent quatre-vingt-huit à deux heures du soir

ACTE DE DÉCÈS de Jean Marie Guyau marié à Barbe Marguerite André décédé à Menton Villa Pouillès le jour d'hui à sept heures du matin profession de homme de lettres âgé de trente trois ans né à Laval département de la Mayenne domicilié à Menton fils de Jean Guyau et de Augustine Tuillerie

Sur la déclaration à moi faite par Alexandre Hugues âgé de soixante sept ans, profession de retraité domicilié à Menton qui a dit être non parent du défunt et par Edmond Le Monhellec âgé de vingt six ans, profession de marin domicilié à Menton qui a dit être non parent du défunt

CONSTATÉ, suivant la loi, par moi, François Palmaro premier adjoint au Maire par délégation remplissant les fonctions d'Officier de l'État Civil, après m'être assuré du décès et lecture du présent acte a été donnée aux déclarants qui ont signé

Il sera enterré dès le lendemain, le jour-même de Pâques, cette année-là le 1er avril (comme en la présente année 2018 !). Le temps de 33 ans et 5 mois est, selon une hypothèse chronologique sur la datation de la vie du Christ que je soutiens depuis une quarantaine d'années,[15] le temps exact qui a séparé la naissance de « Jésus », de la *Pentecôte* (c'est-à-dire 50 jours après Pâques, après la résurrection du « Christ »).[16]

À cette aune, la vie de Guyau, tout en se terminant lors de la « Semaine sainte », la semaine pré-pascale (mort dans la nuit du Vendredi Saint au Samedi Saint, enterrement le jour de Pâques, 1er avril donc cette année-là, 1888), a quelque chose comme l'empreinte de ces 50 jours supplémentaires qui mènent jusqu'à Pentecôte, ***fête de l'individualité libre*** (les langues de feu individualisées au-dessus de chacun des disciples), ce qui pourrait être une caractérisation métaphorique du geste-même de Guyau, pratiquement un résumé de sa spécificité philosophique : l'autonomie philosophique, l'individualisme éthique.

---

[15] Voir sur mon site : lazarides.pagesperso-orange.fr
- « La datation de la vie du Christ » (PDF)

« La datation de la vie du Christ » (conférence faite le 26 avril 1991 à Strasbourg), *Publications de l'Observatoire Astronomique de Strasbourg*, Série « Astronomie et Sciences Humaines », n° 8, 1993, pages 129-154
- Aussi sur : http://ethnologie.unistra.fr/publications/astronomie-et-sciences-humaines/)
- « Les trois naissances en l'An Zéro (Les deux Jésus et Jean-Baptiste) » (PDF)
- « Quand débutera le 3e millénaire ? », *L'Esprit du temps*, n° 28, Noël 1998, pages 9-29
- « Wann beginnt das dritte Jahrtausend ? », *Mitteilungen (aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland)*, Weihnachten IV/1999, Nr. 210, S. 281-289
- « Das ‚Jahr 0' und die Geburt der beiden Jesusknaben », *Mitteilungen (aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland)*, Ostern I/2000, Nr. 211, S. 16-22

[16] Selon cette chronologie, le Vendredi-Saint originel, jour du mystère du Golgotha, serait le 3 avril 33, Pâques le 5 avril 33, et Pentecôte le 25 mai 33.

La mort de Guyau et l'effondrement de Nietzsche

C'est sans doute le lendemain de cet enterrement, donc le lundi 2 avril 1888, à peine deux jours après la mort de Guyau, que Nietzsche quitta définitivement Nice. Le train qui l'emmenait vers l'Italie s'arrêta sans doute à la gare de Menton, *quelques dizaines de mètres en-dessous du cimetière (du Trabuquet) où reposait Guyau depuis la veille.*

Fut-ce une façon pour Nietzsche de *veille*r le mort, sans le savoir ?

Fut-ce une façon pour Guyau de commencer à *veiller* sur Nietzsche, depuis un autre monde ?
De ce jour, Nietzsche va encore dériver pendant 9 mois, à Turin, à Sils-Maria, à Turin à nouveau. Avant d'entrer dans une sorte de monde intermédiaire, dans les premiers jours de 1889, et pour 11 ans et demi, jusqu'au 25 août 1900.
Représentons-nous bien cet incroyable concours de circonstances :

- C'est ici, à Menton, en *novembre 1884*, que Nietzsche avait reçu de Leipzig un livre, et, sans le savoir, sans l'imaginer un instant – du moins dans sa conscience –, il était alors à quelques foulées de l'auteur de ce livre ; peut-être le croisa-t-il même alors dans les rues de Menton (entre la rue Prato, *Pension des étrangers et du Wurtemberg*, où réside Nietzsche, et le quai Laurenti, *Villa Sainte Anne*, où arrivent les Guyau-Fouillée), ou bien dans les collines environnantes qui surplombent la mer, où l'un comme l'autre, péripatéticiens impénitents, aimaient à marcher, l'un seul, l'autre avec Marguerite et peut-être le petit Augustin ;
- 3 ans et 5 mois plus tard, ce 2 avril 1888, après que chacun a parcouru son chemin de croix, l'un souvent à Nice, l'autre la plupart du temps à Menton, les voici se frôlant à nouveau : Nietzsche part vers Turin (la ville du Suaire), il ne reviendra plus, de cette vie, dans les Alpes-Maritimes. Et ce Lundi de Pâques 2 avril, le train qui l'emporte vers son enfer-purgatoire, s'arrêtant sans doute à la gare de Menton pour prendre ou laisser des voyageurs, ***il est à nouveau à quelques dizaines de mètres de Guyau*** !
- La gare de Menton devient alors vraiment le lieu géographique qui délimite dans le temps l'entrée et la sortie de ces 3 ans et demi (un demi-septennat) entre la parution de *Esquisse…* et la mort de Guyau (et le « départ » de Nietzsche).

  « Ici, le temps devient espace ». (Richard Wagner, *Parsifal*)

  L'un et l'autre, pendant ces 3 ans et 5 mois où ils ne se sont certes « pas revus » – puisque, pour se revoir, il eût fallu auparavant s'être vus –, ont beaucoup écrit. Les voici à nouveau « rapprochés », l'un mort depuis l'avant-veille, là quelques mètres au-dessus de la gare, étendu en son dernier sommeil, l'autre assis peut-être dans son compartiment, quelque livre en ses mains, ou quelque carnet, ou les yeux errant vers le double infini de la mer et des cieux.
  L'un vient d'achever une sorte de chemin *para-christique* de trois ans et cinq mois, l'autre vient de préparer pendant ce même temps (du 4e *Zarathoustra* à *Par-delà…* et à la *Généalogie…* et aux brouillons pour l'éventuel *Wille zur Macht*) son chemin *anti-chrétien* et *anti-christique*, qu'il va parachever à Turin (*Ecce homo*, *L'antichrist*[17]) à quelques pas du Suaire.
  Doit-on dire qu'alors ils se séparent, ou bien, au contraire, qu'ils se rencontrent enfin, au-delà des contingences incertaines de l'incarnation, l'un étant mort, l'autre n'étant déjà plus lui-même.
  Ce Lundi de Pâques, jour de la Lune, jour des limbes post-mortem, quelque part dans la sphère lunaire, quelque part à la frontière franco-italienne, s'est ouverte une page mystérieuse de l'histoire de la philosophie, de *L'Histoire de La*

[17] C'est volontairement que j'écris « antichrist », plutôt que « antéchrist », et sans majuscule.

Philosophie. Une vraie philosophie de la connaissance du mystère du mal, une vraie philosophie « manichéenne » au sens le plus noble du terme, est peut-être née – ou, du moins, son destin a-t-il été alors scellé – à cet endroit où les Alpes plongent presque à la verticale dans la Méditerranée.

C'est par là, tout près de la frontière franco-italienne, que se joua ce double chassé-croisé subliminal, en novembre 1884, puis – 3 ans et 5 mois plus tard – en avril 1888.

Les 9 mois qui sépareront encore, ensuite, la mort de Guyau de la « Umnachtung » proprement dite, l'entrée dans la nuit, de Nietzsche – nuit qui va donc encore durer 11 ans et demi – sont une énigme profonde qui, peut-être plus que tout autre symptôme, est significative de ce qu'on appelle parfois la fin de la philosophie, à la fin du XIXe siècle, ou en tout cas fin *d'une* philosophie et début *d'une autre*.

« Arrache à ce qui meurt le germe du devenir » (Rudolf Steiner)

Pendant 1 an et demi ensuite… du printemps 1888 à l'automne 1889

On peut supposer que pendant cette année et demie qui suit la mort de Guyau et précède la seconde édition de *Esquisse…*, Fouillée, qui rédige alors son livre-hommage à Guyau (***La morale, l'art et la religion d'après Guyau*** (voir en particulier le Chapitre sixième, consacré à *Esquisse…*, pp. 94-121 de l'édition de 1904),[18] a été le premier impliqué dans la restructuration de *Esquisse…* Si l'on en croit ses propres dires, cela s'est fait ***« conformément au manuscrit laissé par l'auteur en vue de cette seconde édition »***, mais peut-être aussi en fonction de diverses critiques qui s'étaient manifestées depuis 1884. Une des principales de ces critiques étant le livre de Henri Lauret, *Critique d'une Morale sans obligation, ni sanction – Réponse à M. Guyau* (Neufchâteau [Vosges], 1885 ; Paris, 1886) que l'on peut trouver, comme dit, à la suite de la 1ère édition de *Esquisse…*, sous :

[18] Il rédige aussi à ce moment-là son propre 🕸 ***L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience***.

🕸 https://ia800207.us.archive.org/30/items/esquissedunemor01goog/esquissedunemor01goog.pdf
[Manquent les pages 122 et 123 (« Le prix de la vie ») dans le scan de ce livre de Lauret]

À ce même moment, cet Henri Lauret, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, publiait sa propre thèse en philosophie, *Philosophie de Stuart Mill* (Neufchâteau, Vve Kienné, 1885, 448 pages) avec, en thèse latine annexe, *De perturbationibus animi stoici quid senserint* (Nanceii, Berger-Levrault § Cie, 1885, 45 pages)
On voit, par exemple, en note à la page 166 de la réédition de 1907 de *Esquisse…*, que Fouillée (ou Guyau ?) tient compte de telles critiques :

« Bien entendu, nous n'avons jamais songé à considérer, comme nous l'ont reproché MM. Boirac, Lauret et d'autres critiques, toutes les hypothèses métaphysiques comme égales pour la pensée humaine. Il y a une logique abstraite des hypothèses au point de vue de laquelle on peut les classer, les ranger, selon l'échelle des probabilités. Toutefois leur force pratique ne sera pas d'ici à longtemps exactement correspondante à leur valeur théorique (Voir dans notre volume sur* L'irréligion de l'avenir, *le chapitre sur le 'Progrès des hypothèses métaphysiques'.) »

Il semble bien ici, que ce soit Guyau lui-même qui réponde à ces critiques, et on notera par ailleurs ici le nom de Boirac, dont nous allons avoir à reparler.

Pendant plus d'un siècle, de 1889 à 2008, on ne s'est guère posé la question de savoir si *Esquisse…* avait pu faire l'objet d'une manipulation ou d'une falsification.

Un tel soupçon n'était pas de mise, même si, en ce qui concerne les œuvres posthumes, le soupçon d'une forte intervention de Fouillée, et même l'évidence d'une telle intervention, s'imposent.

Ainsi, lit-on par exemple sous la plume de V. Jankélévitch,[19] alors très jeune et proche de Bergson, en 1924, dans un article très utile pour effectuer nombre de démarcations de la philosophie de Guyau par rapport à d'autres courants philosophiques :

« *Au contraire la psychologie de Guyau, s'il faut dire les choses comme elles sont, est au moins indigente ; Guyau n'a en effet consacré à cet ordre de questions qu'un fort petit livre d'une centaine de pages et seulement dans les toutes dernières années de sa brève existence (*La Genèse de l'Idée de Temps *est d'ailleurs un ouvrage posthume et il se peut même que certains chapitres soient entièrement de la main de Fouillée, l'éditeur du livre). Sur un problème particulier, le problème de la notion de temps et de son origine, il a eu, du reste, même si l'on fait sa part à la collaboration de Fouillée, des intuitions véritablement divinatoires dont nous nous efforcerons, le moment venu, de dégager l'affinité saisissante avec les thèses directrices de la psychologie bergsonienne.* » (pp. 403-404)
Et plus loin (pp. 422-423) :
« *La psychologie de Guyau est un peu fuyante et indécise, comme d'ailleurs tout le reste de sa doctrine lorsqu'on entreprend de la fixer en formules précises. Elle se combine on ne sait trop comment avec certaines idées de Fouillée, et l'on peut se demander jusqu'à quel point le psychologue des Idées-forces n'en a pas matériellement altéré le contenu. Elle déconcerte d'abord, déçoit, puis émerveille tout ensemble par la variété de ses horizons. Nous croyons qu'il y a intérêt, si on veut la comprendre en elle-même, à ne pas y chercher uniquement des anticipations du bergsonisme (4) (…)*
(4) La* Genèse *a été publiée par Fouillée en 1890, deux ans après la mort de Guyau et un an après la publication de la thèse de Bergson* [c.l. : *Essai sur les données immédiates de la conscience*] ***; mais la* Genèse *était la reproduction d'un article publié par Guyau dès 1885 dans la* Revue Philosophique. *Il est toutefois possible (et cette hypothèse nous est suggérée par M. Bergson lui-même) que Fouillée ait ajouté du sien au livre posthume de Guyau, en s'inspirant de l'*Essai *paru depuis. Nous devons pourtant rappeler, afin de ne négliger aucun aspect de la question, que les théories bergsoniennes ont toujours rencontré en Fouillée un adversaire résolu. Il faudrait donc supposer l'existence d'un désaccord tacite

[19] 🕸 Jankélévitch, Vladimir, « Deux philosophes de la vie : Bergson, Guyau », *RPFÉ*, tome 97, janvier à juin 1924, pp. 402-449

entre les critiques de la Psychologie des Idées-forces *(II, 109-112) et le ton très bergsonien non seulement de la* Genèse, *mais de la Préface à la* Genèse *(signée par Fouillée). »*

Et encore :

« Et, décidément, Fouillée nous semble beaucoup plus bergsonien que Guyau** (1) **(…)

(1) Et pour cause, Bergson paraît le sentir lui-même, in Compte-rendu cit. *Rev. Phil.*, t. XXXI, p. 190, sub. fine, 1891

[c.l. : compte-rendu rédigé par Bergson en février 1891 dans *RPFÉ* du livre « de Guyau » *La genèse de l'idée de temps*] (p. 427) ***(…) L'influence de Fouillée, qui était lui-même tout pénétré d'utilitarisme et de pragmatisme, a donc empêché Guyau de retrouver dans sa pureté naïve la durée spirituelle ; si l'on songe que cette influence fut peut-être même, dans le cas de la Genèse, une véritable collaboration matérielle, on comprendra pourquoi la psychologie de Guyau, comme sa biologie, a méconnu l'antithèse résistante de la matière et de l'esprit et, en réduisant à l'espace, non seulement le lit, mais le cours du temps, négligé la dualité fondamentale du qualitatif et du quantitatif. »*** (p. 431)

Ou encore, en note vers la fin de l'article :

« Ces critiques de Fouillée [c.l. : sur l'intuition bergsonienne] ***contredisent dans l'esprit la Préface et les deux tiers de la* Genèse de l'Idée de Temps *si l'on admet (comme M. Bergson nous l'a suggéré) que les parties bergsoniennes du livre de Guyau ont en réalité pour auteur le psychologue des Idées-forces, influencé alors par la thèse bergsonienne. »***

Cela simplement pour montrer le type de difficultés que l'on rencontre dans la lecture des œuvres posthumes de Guyau, et dans les rééditions posthumes de ses œuvres parues de son vivant mais alors « retouchées ».

Et il est finalement assez étonnant que la seconde édition (version) de *Esquisse…* n'ait pas été soumise à une semblable inspection, que le soupçon d'un *interventionnisme de Fouillée* n'ait pas été plus vif pendant plus de 125 ans.

« Le suspect n°1 » :

Alfred Fouillée (1838-1912)

Lorsque, maintenant, on se pose la question de savoir qui a « finalisé » la seconde édition de *Esquisse…*, et comment cela s'est fait, soit on admet que c'est Guyau lui-même qui a effectué les changements, soit on envisage une intervention minimale d'Alfred Fouillée, mais en stricte application des consignes de Guyau. N'est-ce pas Fouillée qui écrit ce bref, presque laconique, avant-propos en 1889 :

« Avant-propos de la deuxième* [sic] *édition
Nous publions la seconde* [sic] *édition de l'*Esquisse d'une Morale[sic], *conformément au manuscrit laissé par l'auteur en vue de cette seconde* [sic] *édition, et avec les diverses corrections qu'il avait indiquées.
Menton, 1889
ALFRED FOUILLÉE. »

En 1907, sera adjointe à ces quatre lignes une note de bas de page, qui commence ainsi :

« La critique de l'idée de sanction que contient ce volume parut d'abord dans la* Revue philosophique, *en mars 1883. L'ouvrage entier* [sic] *de Guyau fut publié en octobre 1884, avec le millésime 1885. Quelques fragments de ce livre, notamment les pages célèbres sur l'Océan, avaient été écrits pendant le séjour de Guyau à Biarritz. Le reste fut écrit à Menton, où nous habitions une villa voisine de la mer, sur le quai de Garavan. (…) »

C'est sans doute cette brièveté sans réplique qui explique le fait que l'on n'a pas osé mettre en doute l'honnêteté de Fouillée en tant qu'exécuteur testamentaire.

L'a priori de confiance

Jusqu' à très récemment (2012), soit pendant environ 125 ans, il n'y a guère eu de doute sur le fait que la seconde édition s'était faite conformément aux souhaits de Guyau. Trois facteurs principaux ont contribué à cette discrétion, ou à cette confiance :

- Le fait déjà mentionné, qu'il n'existe pas d'archives ou de fonds, ni de Guyau, ni de Fouillée, ce fait empêchant toute recherche documentaire ;
- L'a priori de confiance à l'égard de Fouillée, « beau-père » de Guyau, censé a priori être respectueux des textes et des volontés de ce dernier ;
- Le fait, conséquence des deux éléments précédents, que la seconde édition est rapidement devenue « la seule » présente sur le marché, la version de référence, puisque censée avoir été préparée par Guyau soi-même.

Du coup il n'y a tout simplement pas eu de débat, pas de question.

Et c'est sans doute pour cela que, lorsqu'à partir de 1985 (réédition de *Esquisse…* dans le Corpus Fayard) on va assister à une véritable renaissance de l'intérêt pour Guyau et pour *Esquisse…*, toutes les éditions – à ma connaissance, et jusqu'en 2012 – vont se faire sur le texte de la *seconde* édition.

Une exception, l'édition de 2008 (Saltel, Philippe [éd.], Les Belles Lettres, collection « encre marine »), qui fait la chose suivante :

- Donne le texte dit de 1890 (seconde édition) ;
- Indique les variantes de (ou « par rapport à ») la 1ère édition ;
- Permet ainsi une excellente prise de conscience des différences ;
- Mais cautionne implicitement la validité de la seconde édition.

L'ombre d'un doute

Et c'est finalement une guyaulogue allemande, Ilse Walther-Dulk (née en 1920), qui va être la première à « lever le lièvre » !

Elle-même va le faire en plusieurs temps.

1965 - Son premier travail sur Guyau,[20] en 1965, n'avait pas abordé cette question.

1997 - 30 ans plus tard, dans ses communications et articles sur Guyau de 1997,[21] ce thème n'apparaît pas encore, ou « encore pas ».

2008 - Dans la synthèse qu'elle fait sur la vie et l'œuvre de Guyau dans son livre de 2008,[22] on peut constater qu'elle commence à avoir la puce à l'oreille, car elle critique (par exemple page 77 et page 84) la façon d'intervenir de Fouillée, en tout cas en ce qui concerne *les œuvres posthumes*.[23]

Et, pages 107-109, elle va jusqu'à écrire, à propos du livre-hommage de Fouillée de 1889, ***La morale, l'art et la religion d'après Guyau***, un livre pratiquement contemporain de la seconde version de *Esquisse…* :

« Donc, si l'on regarde plus précisément, on remarque que Fouillée n'admet Guyau que dans la mesure où il ne le comprend pas et où il le falsifie, consciemment ou inconsciemment. À titre d'exemple, Fouillée fait de Guyau, l'épicurien, un représentant de l'idéalisme. (…) C'est typique de Fouillée, qui ne prend pas en compte l'évolution de Guyau. Il a souvent recours à des documents de la première période de Guyau, parce qu'ils sont plus conformes à sa propre philosophie. (…) Enfin, Fouillée n'a pas seulement mal compris Guyau, il l'a aussi critiqué à tort. (…) Et à cela fait suite un exposé de Fouillée qui montre comment les erreurs de Guyau seraient à corriger. Il ne manque pas une occasion de développer ses propres idées, ce qui dans ce cadre semble inapproprié. Fouillée n'a pas saisi le caractère eudémoniste du système de Guyau, son univers esthétique lui est absolument étranger. »

Le jugement est déjà très sévère ("falsifie"), mais il n'y a pas encore de mise en cause explicite et spécifique concernant la seconde édition de *Esquisse…*

Donc, en 2008, 120 ans après la mort de Guyau, l'ombre d'un doute commence à planer…

Ilse Walther-Dulk et « la patte » de Fouillée

2012 - C'est donc apparemment en 2012, à l'occasion de sa propre réédition de *Esquisse…*[24] (en français, dans la version (facsimilé) de 1884, et avec la reconstitution des annotations de Nietzsche), donc cette fois concernant explicitement *Esquisse…*, que le pas est franchi, que le lièvre est vraiment levé. Précisons que cette réédition de la version de 1884 (que I.W.-D. date « 1885 ») a essentiellement pour but la reconstruction des annotations faites par Nietzsche sur son exemplaire de *Esquisse…*, et que ce n'est qu'accessoirement qu'est abordée la question « des deux éditions », que j'appelle « des deux versions ». Mais c'est bien là qu'apparaît le pot aux roses, au moins dans la logique de Walther-Dulk :

---

[20] Walther-Dulk, Ilse, ***Materialen zur Philosophie und Ästhetik Jean-Marie Guyaus***, Hamburg, 1965.
[21] Walther-Dulk, Ilse, « Sur Guyau et Nietzsche », *Sociétés*, nº 58, 1997
[22] Walther-Dulk, Ilse, ***De Guyau à Proust (Essai sur l`actualité d`un philosophe oublié)***, Weimar, 2008
[23] Voir Note 10.
[24] (Walther-Dulk, Ilse, éd.) Guyau, Jean-Marie***, Esquisse d`une morale sans obligation ni sanction (Rekonstruktion der kritischen Lektüre von Fr. Nietzsche)***, Weimar, 2012

« (…) En comparant cette deuxième édition avec l'édition originale, on découvre des changements qu'on ne peut guère attribuer à Guyau.
L'*Esquisse *originale suit un plan très simple : un corpus composé de quatre parties se situe entre une introduction et une conclusion. Mais dans la deuxième édition ces quatre parties sont aménagées de telle façon que l'ordre des chapitres ne correspond plus à la disposition originale I, II, III, IV mais à la série II, I, IV, III !
Les auteurs d'habitude soignent particulièrement le début et la conclusion d'un texte et c'est aussi le cas pour Guyau. Mais dans l'édition posthume le début et la fin sont relégués au milieu du texte si bien que le beau final qui commence par l'éloge de l'action :
"'Au commencement était l'action', *a dit Faust. "*[25]
et s'achève sur l'amour :
" Même dans le doute on peut aimer, même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds.",
perd une bonne part de son effet. » [Postface, pages XI-XII, en français dans le livre] [NdT : En allemand, page II des Nachbemerkungen, les derniers mots sont encore plus percutants : « (…) son efficience lui étant ainsi passablement ravie (*beraubt* subtilisée) »]

Elle met donc en tête des problèmes celui du *nouveau plan*.
Puis, après avoir mis en évidence plusieurs autres « corrections » (suppressions, ajouts, déplacements) disons douteuses, elle désigne nommément le coupable :
« Ce sont là des interventions qui à mon avis ne peuvent correspondre au désir de Guyau, tout aussi peu que l'addition de remarques diffamatoires sur les mœurs cruelles des Australiens et des Polynésiens [2e édition : p. 130-131 ; ces affirmations sont absentes de la 1ère édition, p. 51] et que la modification de la conclusion précise à la fin de ce chapitre [1ère édition, p. 59 ; 2e édition : p. 138].
On peut s'étonner d'y découvrir une note supplémentaire volumineuse qui regroupe les citations tirées de l'œuvre* Education et hérédité *de 1889, publiée par Fouillée après la mort de Guyau.
Ces quelques exemples montrent à quel point la géniale* Esquisse *a été malmenée en tant qu'œuvre d'art – et la responsabilité en incombe à l'auteur de la deuxième édition posthume, Fouillée. » [Postface (en français), page XIII]

Alfred Fouillée passe ici du statut de suspect à celui de coupable.

Et, sur la 4e de couverture (bilingue), présentant le motif de cette réédition, à savoir la reconstruction de l'exemplaire annoté de Nietzsche, le problème est aussi évoqué, mais de manière difficilement compréhensible pour qui n'est pas prévenu :
« Une tache [sic, au lieu de « tâche »] ***difficile*** [NdT : la reconstruction en question] ***– des recherches délicates étaient nécessaires pour découvrir l'édition originale de 1885 – car malheureusement, l'exemplaire de 1889 que l'on peut encore se procurer*** [sic] ***était falsifié. »***
La personne qui a rédigé cette 4e de couverture mélange la problématique de la reconstruction des annotations de Nietzsche (qui elle-même nécessiterait un débat à part) et la problématique des deux éditions, d'où la confusion « édition /exemplaire ».

Voilà donc, en gros, où en était la question en 2012.

---

[25] On remarque ici la mise en valeur par I.W.-D. de cette sentence de Goethe (que Steiner commentera de maintes manières) qui donne en effet, en symétrie avec le "mobile de l'action" de l'exorde, la note épistémologique essentielle de toute l'œuvre.

Ilse Walther-Dulk et les « privautés » de Fouillée

2015 - Et c'est enfin en 2015 qu'Ilse Walther-Dulk va « enfoncer le clou », à l'occasion de son pamphlet,[26] ***Nietzsche, Onfray und der junge Guyau***, dirigé contre Michel Onfray, en réaction à la parution de ***La construction du surhomme*** (Tome 7 de ***Contre-histoire de la philosophie***) de ce dernier, et en particulier en réaction au chapitre consacré à Guyau, « Jean-Marie Guyau et la 'jouissance suprême' » (pages 53-179, « biblio essais », Le Livre de Poche, 2011). Là, pour mettre en évidence les erreurs de lecture (et bien pire !) de Onfray, elle instruit en même temps un dossier à charge contre Fouillée :

Page 19 : ***« Tous les ouvrages posthumes de Guyau contiennent des interventions correctrices et autoritaires*** [NdT : *selbstherrlich* contient à la fois la notion d'autorité, de dogmatisme, et celle de « ramener à soi », de se mettre soi-même en valeur]***, de Fouillée. »***
Pages 67-72 : sa critique concerne alors surtout la genèse des ouvrages posthumes de Guyau, dans lesquels elle montre une intervention massive de Fouillée.
Page 76 : ***« Certes Guyau peut encore vivre en 1887 la parution de son dernier livre*** **L'irréligion de l'avenir,** ***mais dans quelle mesure peut-il encore écrire lui-même au cours de sa dernière année de vie ? »***
Pages 79-85 : **« *Pour conclure, Fouillée a encore commis ce sacrilège*** [NdT : *Frevel*, ignominie]***, de corriger et de falsifier le chef d'œuvre de Guyau, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction ***! Il n'y avait alors absolument aucune raison pour retoucher et vouloir améliorer ce livre qui connaissait un très grand succès et qui était lu avec enthousiasme, en particulier par la jeunesse (comme en témoigne le philosophe Darlu). Et pourtant Fouillée a à nouveau utilisé cette occasion, pour se mettre en valeur lui-même et sa philosophie de 'l'idée-force'. Deux ans après la mort de Guyau il a modifié de façon autoritaire*** [NdT : *selbstherrlich*, avec donc aussi cette nuance de « auto-centré », de ramener à soi-même] ***l'articulation simple et claire de l'original de*** **Esquisse** ***de 1885 et a mis à la fin le chapitre 'Critique de l'idée de sanction'. Selon sa façon de comprendre de maître d'école, la 'punition' doit évidemment être mise en conclusion. Et il a ainsi transformé la suite originelle des chapitres, I, II, III, IV, en la suite II, I, IV, III.***
Tandis que Guyau avait volontairement [NdT : mit Bedacht = en connaissance de cause] ***placé son chapitre le plus innovant, sur 'l'inconscient', en première position, et son chapitre le plus dynamique, sur 'les plaisirs du risque'*** [NdT : sic, en français]***, en conclusion, afin de les mettre en évidence de façon appropriée.***
Mais Fouillée relègue ces deux chapitres les plus importants au milieu du livre.
Là-dessus, Fouillée commence, dès l'Introduction de la seconde édition, avec deux ajouts qui renvoient à lui-même : 'avec le même auteur' (page 10, ligne 5) et la phrase '… pour employer le même langage que l'auteur de **La liberté et le déterminisme** ***(page 10, ligne 11 s.).***
Et bientôt Fouillée insère dans la seconde édition, page 92*, une critique de l'*Esquisse ***: 'On nous a objecté que la fécondité de nos diverses puissances intérieures pouvait aussi bien se satisfaire dans la lutte que dans l'accord avec autrui (…)' (*Éducation et hérédité, *p. 53)***
{* c.l. : I.W-D travaille visiblement sur une autre édition que celle(s) que j'ai, elle travaille sans doute sur la seconde édition stricto sensu, celle millésimée 1890 ; à partir d'une certaine réédition de cette seconde édition (peut-être à partir de 1907 ?), tout est décalé de 7 à 12 pages (en fonction de la mise en page) : il s'agit ici de la page 102, laquelle correspond à la page 25 de la première édition, c'est-à-dire à la fin du Chapitre II du Livre premier. Il s'agit en effet d'une longue note (plus d'une demi-page), tirée de *Éducation et hérédité* (p. 53), donc d'une œuvre posthume, elle-même « retravaillée » par Fouillée.}

---

[26] Walther-Dulk, Ilse, ***Nietzsche, Onfray und der junge Guyau- Eine Berichtigung***, [Nietzsche, Onfray et le jeune Guyau – Une rectification], Weimar, 2015
Le titre est un peu étrange (Pourquoi « jeune « ?), mais s'explique sans doute par le fait que, tout au long de ce texte, I.W.-D. s'efforce de démontrer que Guyau aurait été, jusqu'à 1883-1884 environ, encore sous l'influence de Fouillée et du contexte familial très « pédagogique-laïque », tandis qu'à partir de sa trentième année il volera, pour ainsi dire, de ses propres ailes.

Cet ajout est ici déplacé et dérange la structuration artistique du texte par Guyau.
Aux pages 28 et 29 de l'*Esquisse *[1ère édition], Guyau mentionne la philosophie de Fouillée de la façon la plus précise. Mais manifestement cela ne suffit pas à Fouillée. Il ajoute dans la seconde édition une note de bas de page, qui s'étend sur les pages 98 à 101** et qui se termine, p. 101, par 'l'idée-force'. Cette note provient de* Éducation et hérédité, *p. 54s. et sert à nouveau ici à mettre en relief 'l'idée-force' de Fouillée.
{**[=109-113] et qui se termine, p. 101 [= p. 113]}
Aux pages 35-37 de l'Esquisse, Fouillée a supprimé les commentaires critiques sur Kant ; dans la seconde édition, le chapitre correspondant [= Chapitre IV du Livre premier] ***commence, page 116, ainsi : 'De quelque manière …'.***
Et surtout, Fouillée a éliminé la phrase suivante de Guyau, à propos de 'l'instinct moral' : 'Sous cette forme, qui est peut-être la plus élémentaire et la plus sublime tout ensemble, ce sentiment peut se retrouver, à quelque degré, jusque chez les animaux.' (Esq., 1ère édition, page 38). ***
{*** [pp.38-39]}
Et, de même, Fouillée a, dans la seconde édition, posthume, expulsé la note de bas de page concernant Darwin qui se rattachait à cette phrase (pages 39,40, 41 [de la 1ère édition]***).***
À la page 41, en bas, et jusqu'aux lignes 1-5 de la page 42, a disparu, dans la seconde édition, tout le passage : 'L'obligation morale n'a rien qui ressemble à la contrainte extérieure (…)'.
À la page 59, il y a une conclusion intéressante dans laquelle Fouillée est mentionné. Mais, ici encore, la mention de son nom et de sa philosophie ne suffit pas à Fouillée : il élimine le tout dans la seconde édition, et ajoute à cet endroit, aux pages 123/124{= pages 138-139 des rééditions}***, une longue note de bas de page tirée de* Éducation et hérédité, *dans laquelle apparaît trois fois la notion 'idée-force'.***
Souvent, Fouillée rajoute son nom, là où il n'est pas présent dans l'original [= la première édition]***, mais qui surgit dans la seconde :***
Page 70 {de la 2e édition = page 77 des rééditions}***: 'comme le reconnaît M. Fouillée'***
Page 71 {de la 2e édition = page 79 des rééditions}***: 'M. Fouillée l'admet aussi'***
Page 71 {de la 2e édition = page 79 des rééditions}***: 'comme dit M. Fouillée'***
Page 72 {de la 2e édition = page 80 des rééditions}***: 'C'est ce qu'a fait M. Fouillée'***
Page 136 [de la première édition]***, la très importante conclusion sur 'l'hypothèse personnelle' a été supprimée de la seconde édition, page 74*** {= page 81 des rééditions}.[27]
La note de bas de page de la page 173 a été allongée de 22 lignes dans la 2e édition, page 189). [pages 212-215 des rééditions]
Enfin, le chapitre sur la sanction transporté à la fin reste sans conclusion significative. À sa place, Fouillée ajoute un long passage tiré de* L'irréligion de l'avenir, *lequel agit ici comme un corps étranger (2e édition, page 214). [pages 242-243 des rééditions]

---

[27] c.l. : En bas de la page 81 (des rééditions) il y a en outre un ajout (de qui ? Guyau ? Fouillée ?) *: « C'est à la* vie *que nous demanderons le principe de la moralité »*, avec « vie » en italique. Cette phrase étant censée remplacer le résumé-conclusion du Livre deuxième (page 136 de la 1ère version), **éliminé de la seconde version** : ***« En résumé, nous arrivons toujours à cette conclusion qu'une morale exclusivement scientifique ne peut donner une solution définitive et complète du problème de l'obligation morale. Nous croyons qu'il faut toujours dépasser la pure expérience. Les vibrations lumineuses de l'éther se transmettent de Sirius jusqu'à mon œil, voilà un fait ; mais faut-il ouvrir mon œil pour les revoir, ou faut-il le fermer ? – on ne peut pas à cet égard tirer une loi des vibrations mêmes de la lumière. De même ma conscience arrive à concevoir autrui, mais faut-il m'ouvrir tout entier à autrui, faut-il me fermer à moitié, – c'est là un problème dont la solution pratique dépendra de l'hypothèse personnelle que j'aurai faite sur l'univers et sur mon rapport avec les autres êtres. »***
[c.l. : On voit bien ici la perte énorme due aux diverses mutilations subies par la première édition. Ce résumé qui, dans la première édition, clôt tout le Livre deuxième – ***on est alors exactement au milieu du livre originel*** –, contient pratiquement la clef de toute la philosophie de Guyau : ***le lien avec l'univers et le lien à autrui***, c'est-à-dire une philosophie inédite, et certes seulement « en germe », des relations entre macrocosme et microcosme.
Et cela à travers une métaphore sur la lumière, l'œil, et la moitié d'une ouverture ou d'une fermeture…
Supprimer ce passage, ce résumé au centre du livre, au cœur du livre – et qui que soit le responsable de cette suppression –, c'est subtiliser, ôter la clef de voûte, c'est condamner l'édifice à s'écrouler.]

Contrairement à cela, il y a là, dans la version originale, la belle phrase de conclusion du dernier chapitre – juste avant la Conclusion : 'Même dans le doute on peut aimer ; même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain, on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds.' (Esquisse, page 243). »

Et elle conclut sans ménagement :

Page 85 : ***« Par des remaniements, des suppressions, des ajouts et des rajouts, Fouillée a détérioré*** **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction** ***de Guyau, et ainsi gâché*** [NdT : *verschandelt*, abîmé, enlaidi] ***un important et intéressant morceau de philosophie, qui est en même temps une œuvre d'art. »***
Page 87, revenant à sa critique de Onfray, elle indique :
« Malheureusement, il n'y a dans la bibliographie détaillée de Onfray aucune indication des falsifications de Fouillée.
Or, on doit partir du fait que Fouillée a manipulé tous les écrits de Guyau publiés de manière posthume. (…) »

Et à la fin de sa table chronologique récapitulative (pp. 97-100), elle résume (page 100), à propos des années 1889 et 1890 :

« Fouillée publie de manière posthume les œuvres suivantes, que toutefois il corrige et augmente – et en fait falsifie : (…) et la 2e édition de **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** ***»***

Fouillée, coupable ? Fouillée, seul coupable ?

En résumé on peut dire :

Au cours des années 2010, Ilse Walther-Dulk met en évidence le problème des deux versions, rendant ainsi un service essentiel à la recherche « guyau-logique », mais :

- Faute de documents, d'archives (ni pour Guyau, ni pour Fouillée), elle ne peut faire la part, le départ, entre les « falsifications de Fouillée » et les éventuelles réelles corrections de Guyau lui-même, car il a bien pu y en avoir aussi !
- Du coup, son jugement peut paraître par moments trop radical à l'égard de Fouillée.

Et surtout, pour I.W.-D., c'est Fouillée qui est *le seul* responsable des remaniements, voire falsifications.

Il aura donc fallu 125 ans environ – disons : de 1888 à 2012 – pour que l'on ressente le besoin de revenir à la version de 1884 !

Reprenant mes propres spéculations guyaulogiques en 2017 (pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici), découvrant alors les plus récentes publications de I.W.-D., puis stimulé par l'annonce des présentes Journées des 22/23 mars 2018, je me mis en quête d'éventuels nouveaux éléments concernant le rôle (supposé neutre ou positif par beaucoup, et supposé négatif ou néfaste par I.W.-D.) de Fouillée dans l'élaboration de la seconde édition (ou version) de *Esquisse*…

Et, de fil en aiguille, je suis tombé sur un personnage qui eut sans doute un rôle-clé dans cette affaire et qui, à ma connaissance, est passé sous les radars jusqu'à présent : Émile Boirac.

Le « second larron » : Émile Boirac (1851-1917)

Jusqu'au 17 décembre 2017, j'avais souscrit, avec quelques nuances et réserves, à la critique de Ilse Walther-Dulk à l'égard de Fouillée, et à son invitation pressante à revenir, à retourner, à l'édition de 1884 (qu'elle appelle « de 1885 »).

Or donc, le 17 décembre 2017, et alors même que depuis plusieurs mois je m'étais remis à des recherches sur Guyau, Nietzsche (et Soloviev) dans les Alpes-Maritimes, mes yeux tombèrent sur ce qui suit.

Le compte-rendu de Émile Boirac (mars 1885)

En mars 1885, dans la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, paraît dans la rubrique « Analyses et comptes rendus », pages 319-328,[28] ce qui est peut-être le premier compte-rendu de lecture et la première analyse – du moins parmi les tout-premiers – du livre de Guyau, sur 10 pages, compte-rendu signé « B. Boirac ».

Le « B. » est sans doute dû à quelque erreur (il suffit d'ajouter deux petites courbes à un « E » pour qu'il devienne un « B »), car le seul Boirac connu alors et écrivant depuis des années dans la *Revue*… est *Émile* Boirac, d'ailleurs bien connu et reconnu dans le milieu philosophique et psychologique, mais peut-être surtout dans le milieu de ce qu'il appelait lui-même la « Cryptopsychie », qui sera bientôt la « Métapsychique », et qu'on nommerait plutôt aujourd'hui la « Parapsychologie ».

On sent d'emblée une pointe d'agacement chez Boirac :

« (…) Le livre de M. Guyau est-il le livre attendu ? (…) Morale sans obligation ni sanction ! voilà bien de quoi satisfaire le positivisme de notre siècle, pourvu toutefois que l'obligation et la sanction, en s'en allant, n'emporte pas la morale même avec elles. (…) Demander une morale qui soit une science, c'est demander l'impossible. » (p.320)

Il conclura, page 328, de façon très intéressante quant à l'ambivalence de la réception de Guyau :

« En résumé, si l'on cherche dans le livre des impressions, on sera satisfait au-delà de son attente : il en est peu qui pénètre aussi profondément dans l'âme ; il la remue, il la trouble, il fait remonter à sa surface tout un infini de sentiments et d'idées. Mais si l'on y cherche une doctrine, peut-être sera-t-on déçu. L'auteur a-t-il voulu prouver la possibilité ou l'impossibilité d'une morale positive et scientifique ? On se le demande presque après l'avoir lu ; et son œuvre, obscure et sublime par endroits, comme une trop fidèle image de la condition humaine, a pour l'esprit l'attrait irritant d'une énigme. »

L'énigme Guyau comme *trop fidèle reflet* de la condition humaine…, intéressant !

Or, surtout, entre-temps, aux pages 320-321, Boirac a écrit :

« 1. Le plan du livre de M. Guyau n'apparaît pas très nettement ; et quand on essaie de se représenter dans son ensemble, de " dresser en pied " cette morale sans obligation ni sanction qu'il y esquisse, on a peine à en démêler les proportions et les contours. Ne cherchons pas ici un système : les quatre parties dont l'œuvre se compose sont moins

[28] Tome 19 (1er semestre 1885), consultable sur Gallica.

quatre chapitres que quatre articles. La commune inspiration qui les pénètre donne seule à l'œuvre son unité.
M. Guyau traite successivement du mobile moral au point de vue scientifique ; des divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation ; de la critique de l'idée de sanction ; et des derniers équivalents possibles du devoir. »

Jusqu'ici, Boirac ne fait que reprendre fidèlement les titres des quatre « Livres » de la première édition (avec un petit doute sur le deuxième, puisque Guyau écrit « Divers essais … », ce qui pourrait conduire Boirac à parler de « ***de*** divers essais… » plutôt que de « ***des*** divers essais …), telle que parue en 1884, puis Boirac s'aventure :

« Les raisons de cette division et de cet ordre ne sont pas très faciles à découvrir. Il semble par exemple, que la critique des théories métaphysiques du devoir serait mieux placée au début même du livre, puisqu'elle a, en quelque sorte, pour effet de déblayer le terrain où doit s'élever la morale positive et scientifique. De même la première et la dernière partie ne sont-elles pas les deux moitiés inséparables d'une seule et même théorie, celle qui s'efforce de trouver dans les faits le principe ou l'équivalent du devoir ? Enfin la critique de l'idée de sanction, là où M. Guyau l'a mise, interrompt, ce semble, la continuité des idées ; sa vraie place serait sans doute à la fin du livre, immédiatement avant la conclusion. Cette partie a d'ailleurs paru ici même ; les lecteurs de la* Revue philosophique *en ont certainement gardé le souvenir. »

Que fait ici Boirac, en mars 1885 donc, à peine 4 ou 5 mois après la parution de *Esquisse…* ?
Il refait tout simplement le plan du livre, et **ce plan est très exactement le plan qui sera celui du livre dans l'édition de 1889/90 !**

À la nuance près toutefois, que le plan de 1889 n'opérera pas la fusion de la première et de la dernière partie du livre de 1884, qui demeureront deux « Livres » séparés – avec d'ailleurs d'étranges tentatives pour les lier –.

J'ai donc l'impression que c'est ***ce*** plan proposé dès mars 1885 par Boirac qui a été la base de la restructuration de l'édition posthume de 1889, mais qu'en outre, au lieu d'aller au bout de leur idée, les auteurs de ce bouleversement (Boirac ? Fouillée ? « Boirac-Fouillée » ? Guyau ? Quelle est la part de chacun ?) se sont embourbés dans une demi-mesure, ou même dans un salmigondis de demi-mesures, aboutissant à ce plan qui, à mon sens, est le pire qu'on pouvait générer.

Si cela semble en effet conforme à la proposition de Boirac de 1885, ce n'est toutefois pas totalement adéquat à sa propre logique, puisqu'il considérait (et à juste titre) que l'article de 1883 devait être mis à part.

Qui est Émile Boirac (1851-1917) ?

Voilà donc un nouvel interlocuteur, un invité-surprise, un hypothétique « second larron ».

Pour ma part, lisant la signature « Boirac » sous ce compte-rendu, je fus d'emblée en terrain connu car, par exemple, dans mon mémoire de DESS en psychopathologie, *La dépersonnalisation (Essai de psychologie synthétique*) (Grenoble, 1974), je le retrouve dans la bibliographie, au milieu de nombreux autres noms du courant, disons « métapsychique ».

L'identité, sociale, mais aussi philosophique de ce personnage – qui, d'une façon ou d'une autre a joué un rôle dans le changement du plan – nous importe.

C'est d'abord un philosophe, et très clairement, dès ses 16-17 ans, à Bordeaux, il est un élève de Fouillée, un vrai « élève », au lycée, en classe de philo. Il le rappelle, et se rappelle, dans sa préface au « dernier livre » livre de Fouillée – livre posthume, qui sera « finalisé par Boirac (!), une véritable « mise en abyme de mise en abyme » – ***Esquisse d'une interprétation du monde***, qui paraîtra en 1913, après la mort de Fouillée (et dont on dira quelques mots plus loin) :

« Qu'il nous soit permis d'évoquer ici le souvenir, toujours vivant après tant d'années écoulées, des plus pures émotions d'enthousiasme et de ravissement qu'ait éprouvées notre jeunesse. C'était un bien modeste théâtre que cette petite classe de Philosophie du lycée de Bordeaux où trente jeunes gens, presque des enfants, venaient s'asseoir chaque jour pour écouter ses leçons ; et cependant jamais peut-être orateur ne déploya des moyens plus puissants pour subjuguer les intelligences et charmer les âmes. J'imagine que Socrate devait produire sur les jeunes Grecs qui l'entouraient un effet comparable à celui que nous ressentions alors ; mais dans les comparaisons de notre admiration naïve, c'était un autre nom plus grand, plus sacré, qui nous venait involontairement à l'esprit. Ce grand front tout rayonnant de la lumineuse ardeur de la pensée, ce regard si profond et si doux, cette parole si simple, si familière, et d'où cependant le sublime jaillissait tout à coup comme un éclair, toute cette physionomie, dont nous subissions, sans pouvoir l'analyser, l'impression unique, nous emplissait d'une sorte de vénération religieuse.
Il nous apportait en effet la révélation d'un monde inconnu, le monde des vérités métaphysiques ; il semblait l'ouvrir devant nous, et c'était pour nous une véritable ivresse que de gravir à sa suite ces âpres sommets d'où la raison humaine n'entrevoit plus que comme un amas de nuages perdus à l'horizon l'ensemble lointain et décoloré des choses sensibles.
Métaphysicien, Alfred Fouillée l'était sans réserve ; mais le haut idéalisme de sa métaphysique nous apparaissait tout imprégné des plus pures préoccupations morales. L'Institut venait de couronner son beau mémoire sur la* Philosophie de Platon, *et il travaillait en ce moment tout à la fois à un second mémoire sur la Philosophie de Socrate, où, par suite de la nature même du sujet, le point de vue métaphysique devait être primé par le point de vue moral, et à sa thèse sur* La liberté et le Déterminisme, *où il se trouvait amené, par l'étude des idées de responsabilité et d'obligation morale, à aborder de front l'examen des conditions essentielles de la moralité. Si l'importance de la morale dans l'ensemble de sa philosophie n'a depuis lors cessé de croître, c'était déjà par son action morale que l'enseignement d'Alfred Fouillée imprimait dans l'âme de ses élèves les traces les plus profondes et les plus durables.

Et ce qui subsiste par-dessus tout, c'est le souvenir de l'admiration sans cesse renouvelée par le spectacle de cette intelligence merveilleusement active, toujours en mouvement, en évolution et en progrès, s'ouvrant à toutes les idées, non pour les accepter telles quelles, mais pour les repenser et en quelque sorte pour les recréer à nouveau, pénétrant au fond de chacune d'elles pour y saisir l'âme de vérité qui s'y cache, d'une largeur, d'une souplesse, d'une fécondité extraordinaires. » (Fouillée, Alfred, ***Esquisse d'une interprétation du monde***, Préface (de Boirac), pp. V-VI)

On perçoit bien ici une dévotion quasiment filiale de Boirac pour Fouillée, même s'ils n'ont que 13 ans de différence, et qui va sans doute mettre d'emblée Boirac d'une façon ou d'une autre « en concurrence » avec Guyau, de 3 ans son cadet, et qui, lui, sans être fils par la chair de Fouillée, en est cependant le « beau-fils » (d'abord de facto, puis officiellement à partir de 1885) et surtout le collaborateur (à ce moment précis en rapport avec le travail de Fouillée sur Platon).

Après un baccalauréat ès lettres (juillet 1869 à Bordeaux), une licence ès lettres en 1870, puis un baccalauréat ès sciences en 1872, Boirac sera agrégé de philosophie en 1874, puis auteur d'une thèse sur 🕸 *L'idée du phénomène* (1894), avec une thèse latine annexe sur Leibnitz.

L'IDÉE DU PHÉNOMÈNE

ÉMILE BOIRAC

PARIS

PÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

Thèse de Boirac (1894)

DE SPATIO

LEIBNITIUM

AMILIUS BOIRAC

EDERAT FELIX ALCAN

Thèse annexe, dite « latine »

Le « compagnonnage » de Boirac avec Fouillée va durer plus de 40 ans, de 1868 (Fouillée a alors 30 ans, et Boirac, 17 ans) à 1912 (Fouillée meurt à 73 ans, Boirac a alors 60 ans).

Philosophie, psychologie, éducation

Sa carrière professionnelle de professeur de philosophie le mènera à Saintes, Pontivy, Évreux, Poitiers, Angoulême, Rouen, Dijon (1898). Il deviendra recteur de l'Académie de Grenoble le 29 décembre 1898, puis recteur de l'Académie de Dijon (de septembre 1902 à septembre 1917).

Tout au long de sa vie, Boirac aura une forte tendance disons « pédagogique ».

Dès 1888 – l'année de la mort de Guyau –, il publie :
🕸 ***Cours élémentaire de philosophie*** (Conforme aux programmes du 22 janvier 1885 ; suivi de notions d'histoire de la philosophie et de sujets de dissertations donnés à la Faculté des lettres de Paris de 1866 à 1888), Paris, 1888

En 1889 :
Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains pour la classe de philosophie, Paris, 1889

En 1890 (voire 1889) :
🕸 ***La dissertation philosophique (Choix de textes – Plan – Développements)*** (Avec une Introduction sur les règles de la dissertation philosophique), Paris, 1890

Notons, dès la Préface de ce livre très didactique, son souci « du plan » :
p. XV : ***« Puisqu'il est entendu une fois pour toutes qu'un plan contient toujours un exorde et une conclusion, c'est sur les paragraphes intermédiaires que l'élève doit porter son attention et ses efforts ; car ce sont eux qui constituent tout le corps de la dissertation. Il faut déterminer avec précision les idées principales qui se rapportent à chacun d'eux et les disposer eux-mêmes dans l'ordre exigé par les relations qui les unissent. Occupons-nous donc d'abord de cette partie médiane qui est l'essentiel du plan. »***[29]
p. XVI : ***« Ici encore, il est très difficile de donner des règles générales ; car cet ordre varie évidemment avec l'espèce, peut-être même avec l'individualité des sujets. On peut dire cependant que l'ordre le meilleur est presque toujours l'ordre progressif, celui qui superpose les idées d'après leur importance croissante, celui qui fait, en quelque sorte, monter le lecteur à des points de vue de plus en plus élevés, vers des perspectives de plus en plus élevées et profondes. »***
p. XVII : ***« Venons maintenant au début et à la conclusion. Ils ont tous deux une extrême importance, le début, parce qu'il prédispose l'esprit du lecteur à concevoir une bonne ou une mauvaise opinion de ce qui va suivre ; la conclusion, parce qu'elle le laisse sur une dernière impression d'après laquelle il est souvent porté à juger l'œuvre entière. »***[30]
(Préface/Les règles de la dissertation philosophique/Le plan)

Et cette exigence formelle sera déclinée pendant 450 pages.

La même année, paraît de sa main un compte-rendu sur le livre posthume de Guyau, grandement agencé par Fouillée ***L'art au point de vue sociologique***[31] :

---

[29] On peut inférer que Boirac a appliqué cela à *Esquisse…*
[30] La dynamique d'un texte selon Boirac ne correspond toutefois pas obligatoirement à celle voulue par Guyau (avec un accent fort au début et à la fin).
[31] 🕸 Boirac, Émile, « Compte-rendu de *L'art au point de vue sociologique* », *RPFÉ,* 1890, pp. 638-648

« Qu'on ne cherche toutefois pas, dans le livre de Guyau, une démonstration en règle de cette thèse : elle y est plutôt* illustrée *que démontrée, ou pour mieux dire, cette démonstration y est la conséquence naturelle des applications sans nombre qui en sont faites aux différents problèmes de l'esthétique et des solutions ingénieuses ou* élégantes, *au sens mathématique du mot, qu'elle apporte à tous ces problèmes. Cette méthode, nullement dogmatique et didactique, comme celle de la plupart des faiseurs de traités, mais infiniment plus souple et plus féconde en sa libre variété, Guyau l'a toujours pratiquée dans les livres où il exposait ses idées (ainsi dans les* Problèmes d'esthétique contemporaine, *dans l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, *etc.). (…)
« Ils lui doivent sans doute une partie de leur valeur artistique, ce qu'on pourrait aussi appeler leur valeur* sociale. *C'est pourquoi ces livres ne sont pas seulement des œuvres philosophiques : ce sont des œuvres littéraires, ce sont, dans toute la force du terme, des œuvres d'art. Là est, sans parler encore des qualités d'invention et de style, le secret du charme singulier qu'elles exercent sur tous ceux qui les lisent. Nul peut-être, parmi les modernes, n'avait encore rendu la philosophie si aimable, si insinuante, si persuasive, sans cependant lui faire rien perdre de sa profondeur. Sa manière rappelle parfois celle de Platon, avec plus d'émotion et moins de subtilité. Il y aurait, ce semble, une sorte d'impropriété morale à lui comparer, parmi les contemporains, M. Renan, bien que l'auteur des* Dialogues philosophiques *personnifie sans doute, aux yeux de bien des gens, ce mode de philosopher : il faudrait plus de sincérité, plus de sérieux, plus de solidité aussi, de l'un des côtés, pour que la comparaison fût possible. De tous les esprits de notre temps, celui qui a évidemment le plus d'affinités avec Guyau, c'est le maître qui l'a formé, dont il a été non seulement l'élève, mais le fils par la pensée et par le cœur, et qui entretient avec un soin pieux le culte de sa mémoire. Cependant la méthode de M. Fouillée semble plus rigoureuse ou du moins plus stricte ; elle laisse davantage apercevoir le mécanisme de la démonstration ; elle est, disons le mot, plus conforme aux habitudes, aux traditions proprement philosophiques.[32] Aussi, n'est-ce pas seulement en philosophe, mais en artiste qu'il faut comprendre et apprécier le livre de Guyau. Si on semble y perdre quelquefois de vue la thèse qui en fait le sujet, si cette thèse même y demeure trop souvent vague et flottante au point qu'on a peine à en reconnaître les contours et la physionomie propre, ces défauts apparents viennent moins de l'œuvre elle-même (à laquelle toutefois l'auteur n'a pu donner la dernière main) que de notre façon de la considérer : pour bien voir une œuvre d'art, il faut la voir d'ensemble, non dans les détails de sa structure, mais dans l'impression qui s'en dégage et qu'elle impose au spectateur. Quelques-uns pourront prétendre que le livre de Guyau n'est pas suffisamment démonstratif : tout le monde avouera qu'il est un des plus féconds en hautes pensées, en sentiments profonds, qui ait été écrit de notre temps.
Essayons cependant de retrouver et de faire saillir les articulations principales de l'argumentation, plus ou moins dissimulées sous l'abondance des développements où se complaît cette imagination inépuisable : nous verrons que la valeur philosophique du livre est au moins égale à sa valeur artistique. »

Et Fouillée, rapidement, rendra hommage à ce compte-rendu de Boirac sur le livre de Guyau (amendé par Fouillée), la boucle est bouclée :

« La place qu'aura l'œuvre de Guyau dans l'histoire de l'esthétique a été déterminée avec une précision supérieure par M. E. Boirac, dans l'étude magistrale qu'il a consacrée à l'auteur de l'*Art au point de vue sociologique.[33] *M. Boirac distingue trois ères principales : l'esthétique de l'idéal (Platon), l'esthétique de la perception (Kant), et enfin l'esthétique

[32] Et si nos deux larrons avaient mis à exécution une telle tendance à « conformer » Guyau aux habitudes et aux traditions…
[33] Il s'agit donc du compte-rendu cité par nous juste avant.

fondée sur le principe de la sympathie sociale. » (Fouillée, Alfred, ***La morale, l'art et la religion d'après Guyau***, p. 240)

Voilà donc quelqu'un qui a une forte tendance à « revoir » et à « mettre en ordre », à rendre « conformes » les écrits d'autrui. On peut y voir une sorte d'impératif ou de scrupule, voire de déformation professionnelle, chez ce professeur de philosophie, pédagogue, enseignant, espérantiste, à rendre le plus lisible possible tout message verbal, une sorte de « spécialiste de la communication » avant l'heure.

Et l'on peut facilement imaginer que ce futur « recteur » (de l'Académie de Grenoble puis de celle de Dijon) ait fait montre, dès 1885 théoriquement, spéculativement, et dès 1888 effectivement, opérativement, de ses compétences de « correcteur » et de spécialiste des « Plans » ès dissertation philosophique, car c'est bien sur ce ton qu'il avait commencé à aborder l'analyse du livre de son collègue, de trois ans son cadet, Jean-Marie Guyau, le « beau-fils » de son vénéré maître en philosophie (Alfred Fouillée).

On constate que Fouillée et Boirac sont proches à ce moment-là, qu'ils ont sans doute l'occasion d'échanger, mais je n'ai pas trouvé à ce jour de trace précise d'une quelconque collaboration directement en rapport avec la seconde édition de *Esquisse*…

Plus généralement, on ne sait pas grand-chose, autant dire rien, des éventuelles rencontres qui ont pu émailler les biographies des trois compagnons en philosophie, entre Guyau, Boirac et Fouillée, mais le prologue (Lycée de Bordeaux) et l'épilogue que nous allons voir (*Esquisse d'une interprétation*…) donnent à entendre que pendant 20 ans (1868-1888), et alors que Guyau était encore vivant, puis pendant à nouveau 20-24 ans (1888-1912), et alors que Fouillée était encore vivant, ces trois êtres se sont croisés, ont échangé, par lettres ou de vive voix. Et il y aurait sans nul doute beaucoup à apprendre de ces échanges.

Espéranto…

Boirac est aussi un propagandiste zélé de l'espéranto (langue qui se voulait « universelle »), témoignant ainsi d'une recherche inlassable, certes de communication maximale, mais souvent aussi peut-être d'uniformisation, de nivellement.

La Revue philosophique de la France et de l'Étranger (RPFÉ)

Ce serait un sujet à soi seul que d'étudier cette revue, fondée en 1876 par Théodule Ribot et qui fut vraiment, des années 1870 aux années 1920, soit sur 50 ans, le théâtre principal (avec aussi la *Revue des Deux Mondes*)[34] des réceptions mutuelles entre Guyau, Fouillée et Boirac, ainsi que beaucoup d'autres.

---

[34] Guyau publia de son vivant dans ces revues :
- « L'hérédité morale et M. Spencer », *RPFÉ*, tome 6, janvier à juin 1879, pp. 308-315
- « De l'origine des religions », *RPFÉ*, tome 8, juillet à décembre 1879, pp. 561-584
- « La mémoire et le phonographe », *RPFÉ*, tome 9, janvier à juillet 1880, pp. 317-322
- « Critique de l'idée de sanction », *RPFÉ*, tome 15, janvier à juin 1883, pp. 243-281 **(**réédité aux « Carnets de l'Herne », 2008, 93 p.)
- « Les modifications artificielles du caractère dans le somnambulisme provoqué », *RPFÉ*, tome 15, 1883, PP 433-437
- « L'évolution de l'idée temps dans la conscience », *RPFÉ*, tome 19, janvier à juin 1885, p. 353-368
- « Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution », *Revue des Deux Mondes*, tome 77, 1886

On note dès 1876, dès le tout-début de la *Revue*, une intervention de Boirac, à propos de « l'impression de 'déjà-vu' », dont il sera considéré d'ailleurs comme un des premiers théoriciens :

« (…) L'autre est due à M. Boirac, professeur de philosophie au lycée de Poitiers, qui incline à une explication psychologique. Le manque d'espace nous force à abréger considérablement sa lettre. »[35]

À l'époque (il a 25 ans) il écrit déjà sur des sujets « para-psychologiques » dans diverses revues,[36] et dès 1878, c'est lui qui fait le compte-rendu de l'une des premières publications de Guyau,[37] puis en 1879 de la suivante.[38]

Il publiera toute sa vie dans cette revue des articles concernant les sciences psychiques, dont :

Lettre : « La veille continuée dans le sommeil », *RPFÉ*, tome 11, 1881, pp.334-335
« Les phénomènes cryptoïdes », *RPFÉ*, tome 47, 1899, pp. 42-62
« L'étude scientifique du spiritisme », *RPFÉ*, tome 71, 1911, pp. 367-383
« Spiritisme et cryptopsychie », *RPFÉ*, tome 75, 1913, pp. 29-50
« Le problème religieux et les sciences psychiques », *RPFÉ*, tome 81, 1916, pp. 313-326
« La suggestion comme fait et comme hypothèse », *RPFÉ*, tome 82, 1916, pp. 193-221

Cryptopsychie, métagnomie, métapsychique, parapsychologie…

Boirac est donc, et peut-être surtout, un pionnier de ce qui deviendra la parapsychologie, mais qui alors s'élabore sous d'autres appellations, appellations qui d'ailleurs seront un champ d'expérimentation séméiologique pour Boirac, infatigable chercheur de l'intitulé juste, infatigable classificateur et ordonnateur et, en l'occurrence, des phénomènes psychiques inclassables, situés quelque part entre pathologie, mystique et métaphysique.

Pendant plus de 40 ans il sera lié à tout ce qui se fait dans ce domaine, lequel n'est pas alors autant séparé – comme ce sera le cas après 1920 et jusqu'aujourd'hui – des sciences humaines. Et la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* est par excellence le lieu de convergence pour cette émulation pluridisciplinaire dont on peut avoir quelque nostalgie, où se croisent tous les grands noms de la philosophie, de la psychologie, de la physiologie, de la sociologie, françaises et internationales, et cela avec une ouverture assumée vers la dimension suprasensible.

Ne pouvant entrer ici dans un tel sujet, dans un tel labyrinthe, je me limiterai à signaler quelques travaux récents susceptibles de servir d'orientation dans ce dédale encore mal exploré :

Alvarado, Carlos S. et Evrard, Renaud, « Nineteenth Century Psychical Research in Mainstream Journals : The *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* », *Journal of Scientific Exploration*, Vol. 27, 2013, N° 4, pp. 655-689
Alvarado, Carlos S. et Evrard, Renaud, « The Psychic Sciences in France (Historical Notes on the *Annales des Sciences Psychiques*) », *Journal of Scientific Exploration*, 26, 2012, pp. 117-140
(Sous la dir. de) Bensaude-Vincent, Bernadette et Blondel, Christine, ***Des savants face à l'occulte (1870-1940)***, Paris, 2002

---

[35] Boirac, Émile, Correspondance, *RPFÉ*, tome I, 1876, pp. 430-431
Voir aussi : Alan S. Brown, ***The Déjà Vu Experience*** *(Essays in Cognitive Psychology)*, Abingdon (UK), 2004, p. 11
[36] *Critique philosophique*, tome 1, 1877, p. 193-194, où il conteste le rejet des pluralités infinies par Renouvier et Pillon.
[37] Boirac, Émile, « Analyse de l'ouvrage *La morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, par M. Guyau », *RPFÉ*, 6, 1878, pp. 513-522 et 646-648
[38] Boirac, Émile, « *Analyse de l'ouvrage* La morale anglaise contemporaine (Morale de l'utilité et de l'évolution), par M. Guyau », *RPFÉ*, 8, 1879, pp.411-425

Edelman, Nicole, ***Histoire de la voyance et du paranormal (Du XVIIIe siècle à nos jours)***, Paris, 2006
Évrard, Renaud, « Contribution à l'histoire de la parapsychologie en France – 1935-1968, l'ère du réalisme fantastique », *The Missing Links*, 1 (2), pp. 35-36
Évrard, Renaud, ***La légende de l'esprit : enquête sur 150 ans de parapsychologie***, Paris, 2016, 480 p
🕸 **Bibliographie de 60 pages (1333 références)**
🕸 Le Maléfan, Pascal, « Naissance du parapsychologique chez Max Dessoir, philosophe et médecin (1867-1947) », *Revue française de psychotronique*, Vol. 01, n° 02, juillet-août-septembre 1988
« Naissance du parapsychologique chez Max Dessoir, philosophe et médecin (1867-1947) », *Frénésie*, n° 10, juin 1992, pp. 238-248 (Analyse de contexte et commentaire à propos de la traduction de l'article 'La Parapsychologie', paru dans la revue *Sphinx* de juillet 1889 »)
🕸 Le Maléfan, Pascal, « Parapsychologie et psychologie clinique : Quels rapports ? Quels apports ? », *Revue française de psychotronique*, Vol. 03, 1990, n° 02, pp. 61-67
Le Maléfan, Pascal, ***Folie et spiritisme (Histoire du discours psychopathologique sur la pratique du spiritisme, ses abords et ses avatars [1850-1950])***, Paris, 1999
🕸 Marmin, Nicolas, « Métapsychique et psychologie en France (1880-1940) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, Vol. 1, n° 4, 2001/1, pp. 145-171
Méheust, Bertrand, 🕸 « Épistémologiquement incorrect (Réflexions inactuelles sur la mise à l'index de la métapsychique) », *Alliage*, 28, 1996, pp. 15-24
Méheust, Bertrand, ***Somnambulisme et médiumnité (1784-1930)***, Le Plessis-Robinson, 1999
- ***I : Le défi du magnétisme***, 620 p
- ***II : Le choc des sciences psychiques***, 598 p

Débat autour de ce dernier livre :
Mancini, Silvia, Postface à *Le monde magique* d'Ernesto de Martino, Paris, 1999, 593 p
Charuty, Giordana, « Le retour des métapsychistes », *L'Homme (Revue française d'anthropologie)*, juin-septembre 2001, pp. 158-159 ; 353-364
🕸 Charuty, Giordana, « Le retour des métapsychistes », *L'Homme* [En ligne]
🕸 Mancini, Silvia et Méheust, Bertrand « La réponse des "métapsychistes" », *L'Homme (Revue française d'anthropologie)*, janvier-mars 2002, pp. 225-237

Et, de façon générale, un véritable trésor de documentation sur ces sujets :
🕸 http://www.iapsop.com
Site IAPSOP (The International Association for the Preservation of Spiritualist and Occult Periodicals) qui met en accès direct et gratuit des milliers d'ouvrages et des centaines de collections (souvent complètes) de revues en rapport avec les milieux spirites, magnétistes, métapsychistes, médiumniques, parapsychologiques, etc. dans lesquels Boirac évoluait.

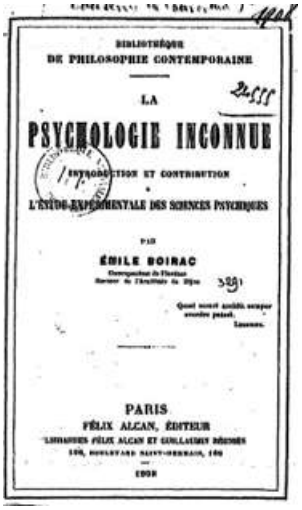
Car Boirac donc, depuis au moins 1876, mais sans doute plus tôt encore, est au cœur de ces préoccupations disons « parapsychologiques » (Le terme apparaîtra seulement en 1889 chez Max Dessoir[39]). Il sera pendant 40 ans en rapport avec tous les grands noms de ces milieux : Richet (Prix Nobel de physiologie en 1913), Janet, Durville, Warcollier, Flammarion, de Rochas, Delanne, Denis, Bozzano, Osty, mais aussi des anglais, des allemands, des américains, mais encore Bergson… etc.

[39] Dessoir, Max (de son vrai nom *Max Dessauer*, 1867-1947), *Sphinx*, juillet 1889
C'est dans cette publication qu'il diffusa le terme *parapsychologie* qu'il utilisait dans sa correspondance depuis 1887 : *« Le mot n'est pas joli, mais d'après moi il a l'avantage d'étiqueter de façon concise un domaine auparavant sans nom à mi-chemin entre le normal et l'anormal ou pathologique, et, après tout, on ne demande pas plus à un tel néologisme qu'une utilité pratique.*
Nous dirons donc que la parapsychologie envisage trois sortes de manifestations : celles que l'on considère comme des écarts à la norme, au-dessus ou au-dessous de celle-ci, ou celles se trouvant dans une zone frontière entre les deux et qui peuvent dériver vers les unes ou vers les autres. »

Il introduira le terme « parapsychique » en France en 1893, dans un article qui fait date sur ces sujets.[40]
Après le tournant du siècle, il sera surtout connu pour deux ouvrages principaux, sans cesse réédités et traduits depuis lors :

1/ 🏛 Boirac, Émile, ***La psychologie inconnue*** (Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques), Paris,1908
L'Académie des Sciences couronnera cet ouvrage, tout en signalant :
« M. Boirac, dans son ouvrage sur la* Psychologie inconnue*, a fait une très louable tentative, en grande partie couronnée de succès, pour mettre en ordre et soumettre à une classification méthodique ces phénomènes de la Psychologie inconnue qu'il divise en hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes. Malheureusement déjà dans cette partie de l'ouvrage, on sent trop les habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental. »
(XXX, Préface de la deuxième édition, p. III)

2/ 🏛 Boirac, Émile, ***L'avenir des sciences psychiques***, Paris, 1917


BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA

PSYCHOLOGIE INCONNUE

INTRODUCTION ET CONTRIBUTION
A
L'ÉTUDE EXPÉRIMENTALE DES SCIENCES PSYCHIQUES

PAR

ÉMILE BOIRAC

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

L'AVENIR
DES
SCIENCES PSYCHIQUES

PAR

ÉMILE BOIRAC

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

1917

Introduction, p. 17 : ***« Mais cette thèse n'est pas encore prouvée, et il est plus exact de dire qu'elles constituent une sorte de psychologie* à côté *de la psychologie proprement dite, une* parapsychologie*, ce que nous avons-nous-même appelé la 'psychologie inconnue', tout en reconnaissant qu'elles sont liées à la psychopathologie par de nombreuses et importantes affinités. »***
p. 24 : ***« – Utopie, dira-t-on ! – Peut-être, mais lorsque Galvani étudiait les contractions des cuisses de grenouille suspendues à son balcon, qui aurait pu prévoir que la force qui se manifestait alors à ses yeux par des effets aussi infimes ferait un jour, travailleuse infatigable au service de l'homme, circuler sans relâche, sur toute la surface du globe, le mouvement, la lumière et la pensée ? »***

Et le dernier chapitre (Chapitre XII) de son dernier livre, publié en sa dernière année de vie résume par son titre-même la carrière de Boirac dans ce domaine : « Spiritisme et cryptopsychie »,

[40] 🏛 Boirac, Émile, « Un essai de classification des phénomènes parapsychiques », *Annales des sciences psychiques*, Vol. 3, 1893, pp. 341-354

signalant à la fois tout l'intérêt d'une telle démarche et toutes ses ambivalences, car sans cesse Boirac aura été lié au spiritisme et à la médiumnité.

Le fameux René Guénon – tenant d'un autre courant, à nouveau très problématique selon moi, mais dont la critique du spiritisme est pertinente – se démarquera des méthodes de Boirac, dans ***L'erreur spirite*** (1923) : ***« M. Émile Boirac, qui, dans un mémoire intitulé* L'étude scientifique du spiritisme, *présenté au « Congrès de psychologie expérimentale » de 1911*** [c.l. : en fait 1910]***, déclara que l'hypothèse spirite représentait 'une des explications philosophiques possibles des faits psychiques', et qu'on ne pouvait la repousser 'a priori' comme 'antiscientifique' ; elle n'est peut-être pas antiscientifique ni antiphilosophique, mais elle est certainement antimétaphysique, ce qui est beaucoup plus grave et plus décisif. »***

Charles Richet, une des figures principales de ces spéculations et dont nous avons vu le lien avec Guyau plus haut, qui lança le terme « Métapsychique » en 1905, ne fondera l'Institut de Métapsychique qu'en 1919, au moment où en fait tout ce courant entre déjà dans une phase critique, perdant alors le contact avec le courant général des sciences humaines.

Or, ce qui n'apparaît souvent pas très bien dans un tel débat, tel aussi qu'il s'est ré-institué depuis quelques années, mais qui est un point essentiel dans le cadre de ma présente petite considération, c'est que toute cette activité métapsychique, parapsychologique, etc. ne représente ***qu'un seul courant*** parmi les préoccupations de cette époque quant à des dimensions suprasensibles de l'existence, et que ce courant – qui est le plus mis en évidence parce que présentant apparemment quelques gages (en fait bien fragiles) de scientificité – est, à mes yeux, extrêmement problématique parce qu'entaché depuis son origine d'un ancrage, puis d'un développement, précisément dans les phénomènes spirites, médiumniques, somnambuliques, etc., lesquels certes semblaient offrir une prise (trompeuse) à l'expérimentation, mais qui étaient totalement inadéquats pour fournir une base épistémologique solide.

En bref, c'est ici – on va voir l'importance de l'échéance de 1917 dans ce sens – que les chemins se séparent, ou auraient dû se séparer, car c'est de cette distinction ou discrimination non-faite, évitée, éludée depuis un siècle, que souffrent, certes les sciences (para)psychiques en question, mais aussi, oserais-je dire, la philosophie, et les sciences humaines en général.

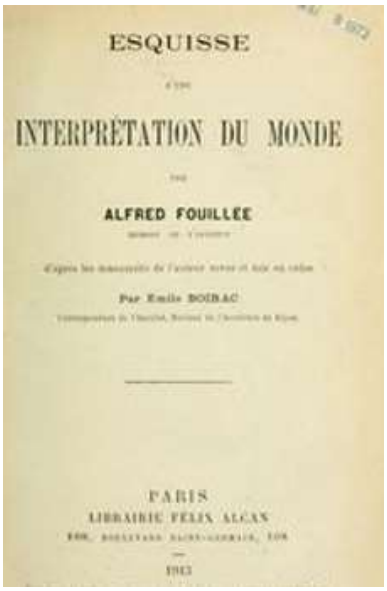
Et c'est là aussi, dans cette croisée des chemins escamotée, éludée, oubliée, qu'on a perdu l'occasion de se poser les questions du seuil.

D'une Esquisse… *à une autre* Esquisse…

Symptomatique de ce problème de discrimination des voies vers le suprasensible, et en outre tout à fait au cœur de la présente considération sur les éventuelles interventions de Boirac et de Fouillée sur le texte de Guyau, je voudrais, pour terminer ce chapitre, évoquer un étrange épisode qui fera ressortir beaucoup des sous-textes ou méta-textes de cette affaire de révision de l'*Esquisse*…

Fouillée meurt à Lyon le 16 janvier 1912, laissant en chantier un texte, ou des textes, qui sont comme son testament philosophique.[41]

[41] Fouillée, Alfred, ***Esquisse d'une interprétation du monde***, Paris, 1913



ESQUISSE

D'UNE

INTERPRÉTATION DU MONDE

PAR

ALFRED FOUILLÉE

Par Émile BOIRAC

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

1913

Et c'est un certain… Émile Boirac qui va assurer la « finalisation » de cette publication…

d'après les manuscrits de l'auteur revus et mis en ordre

Par Émile BOIRAC

Correspondant de l'Institut, Recteur de l'Académie de Dijon.

On a une légère impression de « déjà-vu », 25 ans après la seconde version de *Esquisse*… de Guyau (!), quand on lit :

Préface, page VIII :
***« Nous avons, en tout cas, dans un papier écrit de la main de Fouillée lui-même et daté de mars 1911, des indications précises sur les deux ouvrages auxquels il travaillait à ce moment et que la mort seule l'a empêché de mener à bonne fin : l'*Esquisse d'une interprétation du monde *et les* Équivalents philosophiques de la Religion.**

> ***'La liste actuelle se trouve au faux titre de mon dernier livre : la Pensée. Restent à publier :***
> ***1° L'*Esquisse d'une interprétation du monde*, dont les principales parties sont achevées ;***
> ***2° Les* Équivalents philosophiques de la Religion *(aujourd'hui simplement en préparation et qui, si je mourais, ne pourrait être publié).***
> ***On réunirait alors tout ce qui reste de mes manuscrits (de présentable) dans le volume sur l'interprétation du monde.'***

Notre premier soin, en ce qui concerne l'*Esquisse d'une interprétation du monde*, a été de rechercher selon quel plan l'auteur se proposait de ranger les chapitres déjà ébauchés et disposés les uns à la suite des autres, sans ordre bien apparent, sous une même enveloppe. »

On notera avec intérêt le souci infatigable de Boirac – éternel réviseur et metteur en ordre devant l'Éternel – à ***« rechercher selon quel plan l'auteur se proposait de ranger les chapitres… »***.

Page XII : ***« En ce qui concerne les* Équivalents philosophiques de la Religion*, nous n'avons trouvé dans les papiers réunis en trois gros cahiers sous le titre Religion que des indices***

malheureusement trop vagues sur le plan de l'ouvrage projeté ; seulement des notes de quelques lignes, visiblement tracées à la hâte. L'une d'elles, peut-être la plus ancienne, au-dessous de ce titre : Les Équivalents philosophiques (1) de la Religion, énumère les chefs suivants :

Connaissance et croyance.
Nature et origine des religions.
Liberté et spiritualité.
Immortalité.

(1) Les mots (scientifiques) [sic] *sont rajoutés dans l'interligne. »*

Pages XIV-XV, Boirac citant Fouillée :
« Le titre de ce livre indique que nous voulons, par l'intermédiaire des idées-forces, opérer une synthèse, une conciliation entre des choses jusqu'ici opposées l'une à l'autre sous les noms de Religion, Philosophie et Science. C'est l'unité fondamentale de ces trois termes que nous voulons établir.
Qu'on ne se méprenne pas d'ailleurs sur le sens du mot équivalent : il ne signifie pas un pis-aller, un succédané. Ce sont, au contraire, les religions positives qui, en ce sens, sont de vrais équivalents mythiques de la philosophie, de la morale et de la sociologie. Les équivalents philosophiques des religions sont, à vrai dire, les vrais fondements de ce que la religion même contient d'acceptable pour l'intelligence. Malgré cela, nous emploierons le mot équivalent, que nous avons introduit il y a des années dans le problème de la liberté et du déterminisme et que Guyau a si magistralement appliqué à la morale. La méthode des équivalents, des substituts, des moyens-termes et du passage aux limites nous semble pouvoir être féconde dans le domaine religieux comme dans tous les autres. »
Page XVI :
« Selon le désir exprimé par Fouillée, nous avons réuni dans un appendice, après **Esquisse d'une interprétation du monde,** ***tous les fragments des*** **Équivalents philosophiques de la religion** ***et du reste des manuscrits qui nous ont paru susceptibles d'être présentés au public. Attentif à ne jamais trahir la pensée de notre illustre et vénéré maître, nous nous sommes efforcé de remplir fidèlement ses intentions. Si le lecteur relève quelques imperfections dans l'exécution de notre travail, nous le prions de les excuser en considération de la difficulté de la tâche.***

E. Boirac

Dijon, le 1er février 1913. »

Si l'on entre maintenant dans le corps du texte lui-même, on peut poursuivre un intéressant voyage dans l'âme de Fouillée qui, sur ses derniers jours, ente son *Esquisse*… sur celle de Guyau (et certes sous la baguette de Boirac).
Introduction [de Fouillée, qui va de la page XVII à la page LXVI, soit sur 50 pages], page XLIV :
« La première, c'est la conception **de l'être,** ***la seconde, c'est celle*** **de la pensée.** ***Au lieu de dire avec Descartes :*** **cogito, ergo sum,** ***Guyau dirait plutôt :*** **vivo, ergo sum, ergo cogito.** ***Il arrive à concevoir la philosophie comme une 'expansion de la vie' prenant pour objet 'la vie elle-même dans toute son intensité et dans toute son extension'. La philosophie a été ainsi, pour la première fois, définie par Guyau : l'étude de la*** **vie,** ***non plus celle de l'*****être** ***ou de la*** **conscience,** ***qui, encore une fois, ne sont que des 'extraits et abstraits de la vie', des idées moins riches que le sentiment de la vie elle-même et obtenues par une sorte de retranchement opéré sur la vie. »***
p.160 : ***« Guyau, avant Nietzsche et les pragmatistes, a beaucoup insisté sur le côté*** **vital** ***des catégories et concepts, comme aussi des 'formes de l'intuition sensible', qui sont l'espace et surtout le temps. Il est certain, comme nous l'avons déjà remarqué, que l'être vivant, pour se conserver et s'accroître, est obligé d'attirer en quelque sorte toutes choses vers lui et de leur imprimer ainsi, par la pensée et l'action, une direction égo-centrique. De là une unité nouvelle qu'il introduit dans la diversité des choses, un établissement de relations***

entre les choses prises comme circonférence et l'individualité prise comme centre. Vivre, c'est d'abord ramener à soi. Mais ce n'est pas une raison pour ne voir dans les catégories que des moyens pratiques, que des moyens d'action sur les choses inanimées et spatiales, sans valeur en dehors de ces objets. Vivre n'est pas seulement ramener à soi, c'est aussi se ramener soi-même au reste par la conformité aux lois de la nature. »

pp. 215-217 (Chapitre quatorzième : Les vues sur la destinée du monde. Le retour éternel. La mort de l'univers. Le progrès possible, I – Hypothèse du retour éternel) : ***« (…) Cependant il paraît difficile d'admettre que l'attention de Nietzsche n'ait pas été attirée sur une page très importante de l'*Histoire du matérialisme *où, dans une note de son chapitre sur Lucrèce, Lange, se souvenant de l'*eadem sunt omnia semper, *cite l'ouvrage de Blanqui,* L'éternité par les astres *(1)***

'Rappelons, dit-il, un fait qui ne manque pas d'intérêt. Dernièrement un Français a de nouveau formulé la pensée que tout ce qui est possible existe ou existera quelque part dans l'univers, soit à l'état d'*unité, *soit à l'état de* multiplicité *; c'est là une conséquence irréfutable de l'immensité absolue du monde, ainsi que du nombre fini et constant des éléments, dont les combinaisons possibles doivent être également limitées'.

On reconnaît l'argument de Nietzsche, et presque dans les mêmes termes.

'Si, dit Nietzsche, on peut imaginer le monde comme une quantité déterminée de force, … il s'ensuit que le monde doit traverser un nombre évaluable de combinaisons… Dans un temps infini, chacune de ses combinaisons possibles devra une fois se réaliser, plus encore, elle devra se réaliser une infinité de fois.' De là 'un mouvement circulaire de séries absolument identiques » (2)

D'autre part, Guyau, qui certainement ne connaissait pas le livre de Blanqui, mais qui avait été conduit à cette idée par ses réflexions propres et par l'étude d'Épicure et de Lucrèce, parle aussi du retour éternel des choses dans ses vers sur l'Analyse spectrale :

> ***Puisque tout se copie et se tient dans l'espace,***
> ***Tout se répète aussi, j'en ai peur, dans le temps ;***
> ***Ce qui passe revient et ce qui revient passe,***
> ***C'est un cercle sans fin que la chaîne des ans.'***

Et, par ce cercle sans fin, il entendait la spirale qui se répète sans cesse en ses tours et retours sans nombre. (3)

Nous ne croyons pas, quant à nous, que la 'grande pensée sélectrice', l'hypothèse du retour éternel, puisse avoir, comme se l'imaginait Nietzsche avec Lange, une réelle valeur scientifique et philosophique. »

(1) *L'éternité par les astres (Hypothèse astronomique)*, Paris, 1872.

(2) Nietzsche, *La volonté de puissance*, § 384

(3) Cf. de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* [pp. 51-52 de 2e version] : « Nous croyons que la nature a un but, qu'elle va quelque part ; c'est que nous ne la comprenons pas. Nous la prenons pour un fleuve qui coule vers son embouchure et y arrivera un jour, mais la nature est un océan. Donner un but à la nature, ce serait la rétrécir, car un but est un terme. Ce qui est immense n'a pas de but. L'Océan, lui, ne travaille pas, ne produit pas, il s'agite ; il ne donne pas la vie, il la contient ; ou plutôt il la donne et la retire avec la même indifférence ; il est le grand roulis éternel qui berce les êtres… Cette tempête des eaux n'est que la continuation, la conséquence de la tempête des airs…

p. 229 : ***« C'est pour cette raison que nous sommes obligés d'admettre en toutes choses un sentiment plus ou moins sourd, un appétit plus ou moins analogue à ce que nous appelons* vouloir. *Un philosophe a dit cette parole profonde, que, sans doute, il n'y a nulle part d'être entièrement 'abstrait de soi' (1) ; il voulait dire par là : il n'y a point d'être qui n'existe pas pour soi-même à quelque degré, qui n'ait pas, sinon une conscience proprement dite, du moins un sentiment plus ou moins vague de son action. Si un être n'est pour soi à aucun degré, il est donc tout entier hors de soi, 'abstrait de soi' ; il n'existe plus que pour un autre ; à vrai dire, il n'existe plus du tout. L'être complètement abstrait de soi, ce serait la matière inerte et inanimée des matérialistes, un je ne sais quoi qui n'a plus de l'être que le nom. »***

(1) Guyau, *L'irréligion de l'avenir*.

p.351 : *« Selon nous, la liberté est le* **fait intellectuel** *par excellence, en même temps que le* **fait volontaire** *par excellence ; nous ne séparons jamais le point de vue volontariste du point de vue intellectuel ; la liberté doit donc être cherchée non* **en deçà** *de l'intelligence, dans les limbes de la vie subconsciente, ni* **au delà**, *dans un noumène dont nous ne pouvons rien dire, mais bien dans notre conscience et dans les idées accompagnées de désirs qui s'ordonnent sous l'idée du* **moi**, *sous l'idée de l'***universel.** »*
p.369 : *« Si donc il existe une unité mécanique du monde, c'est dans les lois psychiques les plus radicales que le mécanisme pourra trouver son unité. Cela ressort de l'Introduction à notre* **Évolutionnisme des idées-forces** *: nous y ramenons les lois mécaniques à une loi psychique foncière : la tendance à la plus grande action avec la moindre peine. Dès* **La liberté et le Déterminisme**, *nous avions montré, avant Nietzsche, le rôle de la volonté de puissance, qui n'est d'ailleurs qu'une partie de la vraie et complète volonté. Aujourd'hui nous employons la formule :* **volonté de conscience**, *qui enveloppe volonté de puissance et de liberté, d'intelligence, d'amour et, finalement, de bonheur. C'est le principe fondamental d'où dérive tout le psychique et, par conséquent, tout le mécanique plus ou moins corrélatif au physique. De ce principe sortent toutes les formes de la* **causalité** *et toute la hiérarchie des* **qualités**. *Le même principe d'universelle volonté de conscience fonde les trois grands principes plus particuliers auxquels se ramène toute la philosophie des idées-forces : principe d'universelle activité enveloppant la tendance à la liberté, principe d'universelle intelligibilité, principe d'universelle amabilité radicale. »*
p.372 : *« Chez l'homme, l'idéal n'est pas indéterminé en soi ; il est un ensemble de déterminations ou perfections intelligibles qui attend que nous le réalisions, soit par une détermination morale qu'il exerce sur nous, soit par une détermination que nous nous donnons à nous-mêmes. La question est toujours en suspens.*
'Tout se passe **comme si** *nous avions un réel pouvoir de liberté progressive', dira celui qui croit à la réelle moralité. Cette croyance est elle-même un acte moral, le premier acte moral, le fait* **intellectuel** *et* **volontaire** *d'où tout le reste procède en nous.*
Nous sommes ainsi amenés à un point de vue encore plus important que les deux autres, le point de vue moral. »
p. 382 (Fin de « Les trois 'moi' », Article onzième de l'Appendice, Appendice qui va de la page 235 à la page 413, soit la moitié du livre) : *« L'individualité séparée et isolée en soi est une apparence. L'égoïsme, a dit Guyau, est une* **illusion** *métaphysique en même temps que morale, une* **impossibilité** *de fait comme de droit. Nous allons encore plus loin que Guyau et nous montrons dans l'égoïsme une impossibilité intellectuelle, une impossibilité de conscience et, comme on dit de raison. L'individu doit par la réflexion sur sa conscience, prendre conscience de cette radicale irrationalité de l'égoïsme ; il doit, par ses actions, montrer qu'il ne se pense pas comme* **seul** *au monde, mais comme* **uni** *à tous les êtres, à toutes les autres consciences. Par là, il est moral ; par là, du même coup, il est religieux. »*
p. 412 : *« En tout cas, il y a là et il y aura toujours là un mystère philosophique qui vient de ce que la conscience, la pensée est une chose* **sui generis**, *sans analogie, absolument inexplicable, dont le fond demeure à jamais inaccessible aux formules scientifiques, par conséquent à jamais ouvert aux hypothèses métaphysiques. De même que l'***être** **est** *le grand genre suprême,* **genus generalissimum**, *enveloppant toutes les espèces de l'objectif, la* **conscience** *est le grand genre suprême enveloppant et contenant toutes les espèces du subjectif ; on ne pourra donc jamais répondre entièrement à ces deux questions : Qu'est-ce que l'***être** *? Qu'est-ce que la* **conscience** *? ni par cela même à cette troisième question qui présupposerait la solution des deux autres : la* **conscience sera***-t-elle ? (1) »*

(1) Voy. Guyau, *L'irréligion de l'avenir*, p. 471 [p. 475 de la deuxième édition, 1887]

[Fin du livre de Fouillée, tel que « finalisé » par Boirac]
[Les mises en italique (rendues ici par des mises en caractères normaux et soulignés à l'intérieur des citations en italique) sont, telles quelles, de Fouillée (ou de Boirac-Fouillée) et reproduisent en fait les italiques originelles de Guyau.]

C'est donc ainsi que se termine, page 413, cet ouvrage posthume de Fouillée (aux bons soins de Boirac), et donc sur une longue citation de Guyau, du dernier ouvrage de Guyau (de son vivant), ***L'irréligion de l'avenir***, pages 474-475 de ce livre qui en compte 479.
Je me permettrai – tant qu'à faire ! – de prolonger la citation, selon le texte de Guyau qui clôt le Sous-sous-chapitre III, du Sous-chapitre IV (« La destinée de l'homme et l'hypothèse de l'immortalité dans le naturalisme moniste »), du Chapitre V (« Principales hypothèses métaphysiques qui remplaceront les dogmes (suite) : naturalisme idéaliste, matérialiste et moniste », de la Troisième partie (« L'irréligion de l'avenir », partie dont le titre reprend donc celui de l'ensemble du livre), du livre *L'irréligion de l'avenir (Étude sociologique)*, Paris, 1887 [Parution : automne 1886], dernier livre donc publié par Guyau de son vivant ; après ce Sous-sous-chapitre III, il n'y a plus qu'un Sous-sous-chapitre IV, qui conclut l'ensemble de l'ouvrage et qui est plutôt un envoi, ou un point d'orgue.

Et, dans ce sens, ce sont les lignes suivantes qui constituent pour ainsi dire la *clôture technique de l'ensemble de l'œuvre de Guyau* (page 475) :
p. 475 : ***« … la <u>conscience sera</u>-t-elle ?***
On lit sur un vieux cadran solaire d'un village du midi : **Sol non occidat !**[42] **– *Que la lumière ne s'éteigne pas ! telle est bien la parole qui viendrait compléter le*** **fiat lux.** ***La lumière est la chose du monde qui devrait le moins nous trahir, avoir ses éclipses, ses défaillances ; elle aurait dû être créée 'à toujours', εἰς ἀεὶ, jaillir des cieux pour l'éternité. Mais peut-être la lumière intellectuelle, plus puissante, la lumière de la conscience finira-t-elle par échapper à cette loi de destruction et d'obscurcissement qui vient partout contrebalancer la loi de création ; alors seulement le fiat lux sera pleinement accompli :*** **lux non occidat in aeternum !** [43]»
[Suivent encore 4 pages, avant la fin proprement dite du livre, du dernier livre de Guyau, dont les dernières (vraiment ultimes) phrases sont : **« La mort d'ailleurs, pour le philosophe, cet ami de tout inconnu, offre encore l'attrait de quelque chose à connaître ; c'est, après la naissance, la nouveauté la plus mystérieuse de la vie individuelle. La mort a son secret, son énigme, et on garde le vague espoir qu'elle vous en donnera le mot par une dernière ironie en vous broyant, que les mourants, suivant la croyance antique, devinent, et que leurs yeux ne se ferment que sous l'éblouissement d'un éclair. Notre dernière douleur reste aussi notre dernière curiosité. FIN**]

Conclusion provisoire sur « Le problème des deux versions »

Nous voici au terme d'un étrange petit voyage où, partant de la première édition de *Esquisse…* de Guyau, nous avons suivi Fouillée, découvert Boirac, lequel nous a ramené à Fouillée et à son *Esquisse…* finale, et celui-ci à nouveau à Guyau, bouclant une étrange boucle, ou un système d'épicycles, l'orbe Fouillée-Boirac (« 1868-1913 ») enrobant l'orbe Guyau (« 1878-1888 ») pour le meilleur et/ou pour le pire !

---

[42] c.l. : Littéralement « Que le soleil ne se couche pas ! »
[43] c.l. : Traduction : « Que la lumière ne se couche pas, pour l'éternité ! ». Le « in aeternum » latin correspond au **« εἰς ἀεὶ »** grec.

Retour à l'édition de 1884

La seconde version – laquelle a été depuis plus d'un siècle la version de référence – semble bien être de toute façon, au mieux, un compromis résultant de trois sources – Guyau, Fouillée, Boirac – ou bien, au pire, purement une manipulation ou falsification du texte par Boirac et Fouillée.

On peut certes hésiter entre l'hypothèse la plus bienveillante (collaboration harmonieuse de Guyau, Fouillée et probablement Boirac) et l'hypothèse la plus terrible (falsification de Guyau par Boirac-Fouillée), sorte d'aggravation de l'hypothèse soutenue par Ilse Walther-Dulk, en passant par toutes sortes d'hypothèses intermédiaires.

Je pense que, dans le doute – en effet Guyau, pendant 3 ans et demi, de l'automne 1884 au printemps 1888 (où il meurt), a sans doute effectué quelques corrections (mais lesquelles ?), voire proposé une restructuration (mais laquelle ?) –, il vaut mieux s'abstenir !

C'est-à-dire qu'il vaut mieux retourner au texte de 1884, librement et gratuitement disponible sur internet, mais pas simple à trouver (!) car noyé par la pléthore des propositions de la seconde version (et même sur Gallica, sur Wikipédia, sur Google, etc.) ; il faut aller sur archiv.org, je donne à nouveau les liens :

1/ 🏛 https://archive.org/details/esquissedunemor00goog (298 pages)
[University of Michigan]
2/ 🏛 https://archive.org/details/esquissedunemor01goog (453 pages)
[Stanford University]
3/ 🏛 https://archive.org/details/esquissedunemora01guya (139 pages doubles = 278 pages)
[Columbia University]

Y a-t-il d'ailleurs grand-chose à gagner dans la seconde version ? Au mieux quelques petites corrections *qui pourraient être authentiques*, mais cela au prix de la perte de ce qu'il y a sans doute de plus précieux : le flot vivant du texte initial.

Simple proposition…

Maintenant, pour peut-être préserver un aspect de la question, sur lequel Guyau lui-même aurait peut-être souhaité une amélioration, je me permettrai de faire une proposition :

- Le rapprochement des Livres premier et quatrième de l'édition de 1884 (devenus Livres premier et deuxième dans l'édition de 1889) pourraient être tout simplement liés **tels qu'ils sont dans la version de 1884**, soit sous la forme de deux Livres (qui seraient Livre premier et Livre deuxième, *comme dans la version de 1889*), soit sous la forme d'un ***Livre unique***, mais tout cela à condition de mettre les deux Livres « critiques » (critique de l'obligation et critique de la sanction, c'est-à-dire Introduction et Livre quatrième) à part, comme deux annexes éventuellement, ou même comme un livre à part, parallèle, « critique » au sens technique du terme.

On pourrait lire alors – je dis bien « lire » et non pas « publier », ni « éditer », car *Esquisse*…, à mon sens, doit être éditée dans toute sa pureté, exactement telle qu'elle le fut en octobre 1884 –, on pourrait lire alors un livre d'**une centaine de pages** composé de :

- Introduction **(dans la version de 1884)**
- Du mobile moral au point de vue scientifique **(dans la version de 1884)**
- Derniers équivalents possibles du devoir **(dans la version de 1884)**
- Conclusion **(dans la version de 1884**)

Cela constitue de fait le cœur, le vif, de l'ouvrage de 1884. On peut y rajouter certains passages des autres Livres. Là, il n'y a pratiquement aucune référence, aucune dialectique, aucune périphérie, seul rayonne le centre. On peut mieux suivre le fil de la démarche. On peut participer à la dynamique d'une âme qui cherche à nous communiquer son enthousiasme, et qui nous montre, nous témoigne, la source à laquelle il puise. Pour ainsi dire :

Est restitué l'arc tendu entre le « Mobile de l'action » du Livre premier et le « Au commencement était l'action » (Faust) du Livre quatrième, avec, comme une flèche dardée vers Sirius, le passage (à restituer aussi, voir note 27, page 21 du présent article) quasiment central de la première version (c'était la fin du Livre deuxième, page 136), mais éliminé de la seconde version.

Guyau et la dimension suprasensible

Cette petite découverte de l'invité-surprise Émile Boirac, si elle a eu comme première vertu de nous permettre de mieux éclairer le contexte de la seconde édition – ou « seconde version » – de l'*Esquisse*… (de Guyau !), présente quelques autres avantages :

• Elle nous interroge sur ce que furent, pendant 20 ans (1868-1888) avec Guyau, et pendant 44 ans (1868-1912) avec Fouillée, les relations de Boirac. On ne peut pas imaginer qu'avec un Boirac, plongé jusqu'au cou, au moins, dans les sciences conjecturales, une plongée totalement assumée, revendiquée par lui, il n'y ait pas eu, à trois jusqu'en 1888, puis à deux, des échanges passionnés et sans doute passionnants sur le seuil d'un autre monde, d'une autre dimension de la réalité.
Mais alors, comment, pourquoi, ne le firent-ils pas explicitement ? Comment l'un assuma son « hérésie », tandis que les deux autres séparèrent éventuellement leurs spéculations sérieuses d'autres trop conjecturales ? Et lequel des trois fut le plus près finalement de l'essence de ce questionnement, d'une philosophie *au* (ou *du*) seuil ? Boirac le spirite ? Fouillée le métaphysicien des idées-forces ? Guyau ?

• Elle ouvre nos regards sur un débat – et on voit bien cela dans de très nombreux articles de la RPFÉ, dont plusieurs de Guyau lui-même – qui était très intense alors, très nourri, et passionné, et qui est vraiment un débat sur le seuil, sur l'élargissement possible des sciences humaines à la dimension spirituelle, suprasensible, « cryptopsychique » (terme boiracien) ou parapsychologique (terme dessoirien accepté plus tard par Boirac).
Et ce débat, bizarrement refermé de façon cassante vers 1920 – et même s'il a semblé renaître par la suite – ne s'est pas vraiment marié avec la philosophie « sérieuse », officielle. Vu les chemins douteux que prenait cette orientation, on ne doit certes pas le regretter, mais :
N'a-t-on pas, comme on dit, jeté le bébé avec l'eau du bain ?
Je pense que Guyau – on en voit de nombreux signes précurseurs dans ses deux œuvres principales – était sur le point de *chercher un pont* entre philosophie et cryptopsychie, comme Boirac en somme, mais peut-être justement avec une pensée plus libre, ou plus hardie, ou surtout, mieux armée, par son sens profond de l'autonomie psychique, qualité essentielle pour résister contre les dérives du spiritisme et autres métapsychismes de l'inconscient et du subliminal.

• Elle nous pousse donc à effectuer une analyse comparative plus poussée de tous les courants qui alors, de façon *contemporaine*, ont proposé toutes sortes de chemins, la plupart problématiques, vers le suprasensible.

• Elle peut nous aider à mieux saisir, dans une telle dialectique, la tragédie-Nietzsche.

• Enfin, et c'eût pu être mon sujet d'aujourd'hui, elle peut nous inviter à nous pencher, comme en antithèse de Boirac, sur les voies philosophiques, voire « ésotériques-*désésotérisantes* » d'un Steiner.